

## SOMMAIRE

### 1- ARTICLES EN LANGUE FRANCAISE

**Ali Bouacha A .**

Le discours pédagogique à l'université . . . . . 05

**Portine H .**

Le verbe modal « pouvoir » : valeurs sémantiques et valeurs rhétoriques . . . . . 24

**Vignaux G .**

Le discours de la ruse et ruses du discours . . . . . 44

### 2- ARTICLES EN LANGUE ARABE

**Hadj Salah A .**

Introduction à la linguistique contemporaine (5)

Deuxième partie : Ecoles et théories linguistiques modernes . . . . . 7

**Kologhli : D.E**

Les concepts de transitivité et d'intransivité : Réflexions théoriques sur la  
contreverse entre grammairiens de bassorah et de KUFA . . . . . 38

**Fassi-Fihri A .**

Adéquation, référentialisation et principe de cohérence : analyse Fonctionnelle . . 55

## APRES UNE LONGUE ABSENCE

De nombreux lecteurs d'Al-Lisaniyyat ont appris avec stupeur et regret la disparition de l'Institut de Linguistique et de Phonétique d'Alger<sup>(1)</sup> à la fin des années 80 et avec lui la revue que cet Institut avait fondée en 1972 . Nous avons reçu, depuis, une abondante correspondance de la part des amis d'Al-Lisaniyyat nous exprimant leur grande déception et aussi l'espoir de revoir reparaître, un jour, cette revue . Voici ce jour venu . En effet, grâce à la grande compréhension de l'un de nos responsables, un centre de recherche scientifique et technique a été mis en place dès 1992 à Alger, pour combler le vide laissé par la disparition incompréhensible de l'ex Institut de Linguistique . Cette institution a donc repris à son compte la publication de la revue Al-Lisaniyyat . Nous remercions, par ailleurs, très vivement tous les auteurs des articles qui paraissent aujourd'hui et qui nous ont permis d'accélérer la parution de ce n° 7 .

**La direction**

---

<sup>(1)</sup> Due apparemment à la restructuration des entreprises et des institutions en 1984 .

# DISCOURS SCIENTIFIQUE ET DISCOURS PEDAGOGIQUE A L'UNIVERSITE

**\*\* Abdelmadjid ALI- BOUACHA \*\***

Le discours pédagogique est, par excellence, le lieu d'assujettissement du discours. Comme le dit Foucault dans sa leçon inaugurale au Collège de France :

«Qu'est – ce après tout qu'un système d'enseignement sinon une ritualisation de la parole, sinon une qualification et une fixation des rôles pour les sujet parlants; sinon la constitution d'un groupe doctrinal au moins diffus; sinon une distribution et une appropriation du discours avec ses pouvoirs et ses savoirs».

L'enseignant est reconnu comme tel, moins pour ce qu'il sait que pour ce qu'il dit. On pourrait poursuivre le paradoxe en affirmant que la pédagogie n'existe pas; tout le monde pourtant l'a rencontrée, au détour d'une pratique, dans la mise en œuvre d'une stratégie discursive donnée, à l'intersection de domaines plus vastes ou plus restreints mais aux contours toujours mieux définis. C'est pourquoi, plutôt que de traiter de la pédagogisation des concepts, de l'acquisition de savoir-faire pédagogique, des problèmes déontologiques ou techniques posés par l'évaluation des enseignants et/ ou des enseignements, je m'attacherai à cerner, par delà les questions de contenus et à travers la diversité des disciplines scientifiques, les caractéristiques formelles du discours pédagogique. Comment s'y prend-on pour enseigner quelque chose à quelqu'un. Quelles formes argumentatives met-on en œuvre pour instaurer une interlocution de type didactique ?

Bref, quelle grâce discursive s'opère qui permet à un individu de passer, en l'espace de quelques mois, de l'état d'élève à celui de maître .

A l'instance globale du discours, qui renvoie, selon la définition de Benvenise, à «toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur et chez le premier, l'intention d'influencer l'autre en quelque manière», s'ajoute d'abord

l'instance spécifique de la didaxie, qui instaure un contrat énonciatif d'un type particulier. Nous sommes en effet dans une situation où le sujet discourant, locuteur unique, dit assurer d'une part l'organisation du discours et d'autre part sa transmissibilité. Ainsi, comme le note Greimas, le sujet est amené à fixer «un niveau d'intelligibilité de ce discours, ce niveau étant défini comme implication du connu et explicitation du connaissable»

Sur cette double instance discursive, celle du discours quotidien et celle du discours pédagogique, se greffe, puisque nous sommes à l'université, une instance de discours scientifique par laquelle le professeur assure la permanence d'un «passé-discursif» pouvant maintenir la «continuité du savoir» et «l'unicité du discours». Le professeur n'est plus alors, par moments, qu'une occurrence du sujet discourant, représentant de la classe des sujets de la communauté scientifique pouvant discourir dans les mêmes conditions.

Compte tenu de ces considérations, le cours universitaire apparaît comme un discours instaurant d'une part une interlocution sans sujet et d'autre part une interlocution contractuelle et contraignante. Cette ambiguïté fondamentale du discours pédagogique, à la fois réciproque (je=tu) et contradictoire (je vs tu), monologique et dialogique, lui confère un statut particulier. Le discours pédagogique s'adresse à tout le monde en général et à personne en particulier. Il est construit de telle manière qu'il puisse paraître intelligible et vraisemblable à un auditeur frappé de mutité. Le professeur a tout à la fois le pouvoir de dire et le devoir d'expliquer. Tenu de parler, il doit, pour construire un simulacre d'interlocution, produire des illusions énonciatives en recréant le cadre d'un je-ici-maintenant factice, ainsi que des illusions discursives en reconstruisant, à partir des structures narratives et argumentatives une mise en scène discursive du savoir.

## **1. Le discours universitaire objet d'analyse.**

Traiter du discours universitaire du point de vue de sa forme et non de son contenu suppose que l'on inscrive cette analyse dans le cadre d'une typologie des discours définie comme «une catégorisation relativement intuitive grâce à laquelle ensuite un système de propositions devient possible» (1). Se pose alors un certain nombre de questions concernant la désignation, la hiérarchisation et la caractérisation des différents types de discours. Et d'abord celle-ci: quelles doivent être les catégories de référence: philosophiques (par exemple ontologique / idéologique) ou théoriques (par exemple didactique / polémique) ? les choses se corsent un peu plus lorsqu'il s'agit de distinguer entre le didactique et le pédagogique. Je ne me risquerai pas, par prudence, à rapprocher ou à différencier les deux termes. Je me contenterai de rapporter la distinction que fait J.Dubois entre discours didactique et discours pédagogique. Il écrit: enseignants des universités tiennent presque uniquement des discours didactiques (. . .) Parmi ces discours didactiques, les uns sont purement pédagogiques, en ce sens qu'ils sont constitués d'un ensemble clos de questions et de réponses qui peuvent aider à juger des écarts quand il sera demandé aux auditeurs de faire leur les énoncés entendus. Les autres sont la mise en forme didactique d'une pratique scientifique».

Le même auteur distingue par ailleurs le discours pédagogique du discours scientifique dans la mesure où il existe entre eux une finalité différente et où ils sont issus de deux types distincts de communication. Celui qui expose une recherche n'explique pas car au moment où il expose didactiquement, il ne tient plus un discours scientifique.

Ainsi sur le plan de l'énonciation, le discours pédagogique, confondu ici avec le discours didactique, se présente avec les caractéristiques suivantes: le locuteur X n'est pas distinct de Y, au contraire Y est confondu avec X.. Cela signifie que X s'identifie à ses assertions et leur donne alors une valeur de vérité incontestée. Cette caractéristique situe le discours pédagogique hors du je / ici / maintenant.

Le discours scientifique au contraire assure la personnalité du chercheur puisqu'il se situe au point où on s'oppose à d'autres analyses, où l'on confirme une analyse précédente, ce qui se traduit par formule:

Je dis que M est N et TU dis que M est K. A partir de ces deux formules qui leur sont respectivement sous- jacentes, le discours pédagogique serait la manifestation discursive d'une énonciation universelle hors-situation alors que le discours scientifique serait le lieu d'un affrontement polémique entre deux interlocuteurs en situation.

On peut très bien, selon un raisonnement contraire, inverser les propositions et dire par exemple, que le discours pédagogique se caractérise par une situation dialogique mettant obligatoirement en place au moins deux actants, l'enseignant et l'élève et le discours scientifique par la «transparence du sujet indissolublement lié à sa liberté de jugement» (2). la pédagogie mettrait en scène deux sujets don't l'un cherche à agir sur l'autre alors que la science instaurerait un discours sans sujet d'énonciation autre que la vérité qui s'énonce d'elle même.

Bref où situer la vérité universelle ? du côté du discours pédagogique . . . démontré.

Cette catégorisation qui tend parfois à homologuer la distinction pédagogique / scientifique à l'opposition didactique / polémique est trop générale pour rendre compte de la complexité du discours universitaire. Dès que l'on se trouve devant des énoncés attestés, c'est à dire des extraits de cours effectivement réalisés, l'on constate combien il est difficile de séparer le pédagogique du scientifique . C'est que, comme le souligne Bachelard, «l'acte d'enseigner ne se détache pas aussi facilement qu'on le croit de la conscience du savoir». La question est donc moins d'assigner aux énoncés le label «scientifique» ou « pédagogique » que de chercher à caractériser, à partir de la récurrence de certaines formes linguistiques, ce qui distingue le discours d'un enseignant de l'université de

celui d'un avocat, d'un camelot ou d'un homme politique pour rester dans le domaine du discours oral.

Si l'on considère le discours pédagogique à l'université comme lieu où se règlent la construction des énoncés scientifiques et leur transformation en énoncés pédagogiques, on peut émettre l'hypothèse que les énonciateurs de ce type de discours sont amenés à construire des opérations énonciatives et discursives spécifiques. Dans cette perspective, on se donnera pour objet de mesurer à travers les différentes réalisations des discours professoraux, les constantes qui en fondent la spécificité. Ce faisant, nous nous efforcerons de mettre au jour les éléments linguistiques et discursifs qui assurent, dans des conditions relativement homogènes de production, le fonctionnement du discours pédagogique à l'université.

L'énonciation pédagogique peut être paraphrasée par la formule:

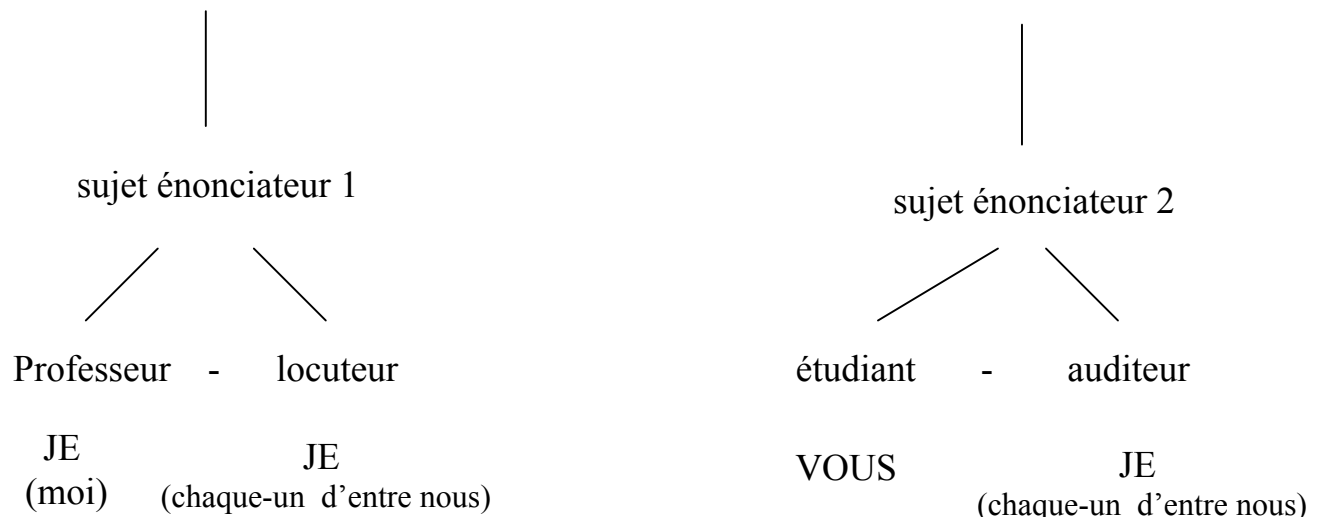
Pour que vous le sachiez dans laquelle on peut retrouver le double niveau énonciatif évoqué plus haut:

Je dis P

Je dis P à votre intention .

Mais très vite on se rend compte que les choses ne sont pas aussi simples. Le discours pédagogique n'est pas seulement informatif dans la mesure où « comprendre un phénomène nouveau ce n'est pas seulement l'adjoindre à un savoir acquis, c'est réorganiser les principes mêmes du savoir» (3). Par ailleurs, FAIRE COMPRENDRE un phénomène nouveau implique un plus discursif qui, dépassant la double dimension interactionnelle et cognitive que suppose toute «explication», vise à reproduire le simulacre du discours de la découverte et à reconstruire l'ensemble de la démarche explicative de manière à en permettre la reproduction. Le discours pédagogique n'est pas seulement explicatif. C'est cet équilibre entre un savoir narrativisé dans un avant et un après et un savoir construit dans le maintenant du cours que réalise le cours universitaire. Transposé sur le plan du discours, cet équilibre se maintient entre un discours

déjà dit (et qui reste à dire) et un discours entraîné de se dire. Cette ambéguité énonciative peut se visualiser de la façon suivante:



On voit, par ce schéma, le déplacement qu'opère l'énonciation pédagogique passant de la formule: Je dis (P) pour que vous le sachiez à: Je dis (P) pour que vous disiez (p).

Le discours pédagogique devient alors paraphrassable par un énoncé qui exprime le caractère de la relation établie entre les énonciateurs.

Je (suis habilité en tant que professeur, à parler dans un lieu tel que l'université) dis P (et ce que je dis que d'autres ont dit avant moi est vrai) pour que vous (le groupe d'étudiants qui remplissez un certain nombre de conditions fixées par l'université) sachiez P (et que vous puissiez, placés dans les conditions où je l'énonce, reproduire P).

Comment arriver à concilier cette exigence polyphonique d'un discours mettant en œuvre, à des paliers distincts, les composantes multiples – voire divergentes – que nous venons d'évoquer, et le souci pédagogique qui commande un discours monologique cohérent, homogène et solidaire ? Pour répondre à cette double nécessité le professeur – locuteur est amené à construire

un discours fortement articulé qui prend la forme d'un ensemble à la fois clos et pré- construit.

La clôture discursive, qui se reconnaît à des opérations de bornage, s'impose ici dans la mesure où, face à un auditoire qui n'intervient pas, le professeur – locuteur prend la parole et organise son discours en fonction de contraintes externes (données extralinguistiques, type d'activité, lois du genre, horaire . . .) et de contraintes internes (constitution d'une schématisation en fonction de l'auditoire et repérage par rapport à la situation d'énonciation) . Ces opérations de bornage concernent l'articulation dans le temps d'unités discursives correspondant par exemple au découpage horaire de l'enseignement donné et, à l'intérieur de ces unités, l'agencement de séquences plus petites (démonstration, compte-rendu d'expérience, résumé d'article) qui permettent au cours «d'avancer».

La notion de préconstruit est une notion complexe qui recouvre les différents points d'ancrages linguistique, culturels, institutionnels qui permettent aux actants de la communication de reconstruire et de reconnaître ce dont il est question dans le discours, de « parler le même langage » d'être « sur la même longueur d'onde ». Je reprendrai ici la distinction que fait J.B. Grize entre un préconstruit culturel et un préconstruit situationnel pour tenter de regrouper les éléments préconstruits du discours pédagogique. Le préconstruit culturel concerne, d'ajouté à l'usage d'une langue, la mise en œuvre et le mode d'articulation des concepts dans une discipline scientifique donnée et le savoir supposé acquis-du groupe d'étudiants par rapport à cette discipline. (Nous sommes en effet dans le cadre d'une intervention cognitive où le maître A est considéré comme intervenant non pas sur l'étudiant B mais sur les connaissances que A attribue : à B). Si l'un des éléments est absent, la situation d'enseignement devient problématique: personne ne peut concevoir en effet un cours universitaire tenu dans une langue totalement étrangère, traitant d'une discipline ignorée ou au contraire répétant des choses déjà vues. Le préconstruit

situationnel se rattache quant à lui, à la pré-articulation des concepts dans un ordre bien déterminé: Le professeur – locuteur ne peut évoquer un concept B sans avoir parlé auparavant du concept A ; traitant du concept C, il renverra nécessairement à A et à B . Le discours pédagogique ne se limite pas, comme le discours ordinaire à la production d'énoncés dont il suffit qu'ils soient repérés par rapport à une situation d'énonciation pour être «bien reçus» par l'interlocuteur.

Ainsi, le discours pédagogique clos et préconstruit, constitue une instance discursive de type monologique produite par un sujet énonciateur unique qui décide seul de l'organisation de l'ensemble . Il n'ya pas nécessité de prise de parole, comme dans un débat ou une conversation mais il y a écessité «interne» d'auto- référentialisation et de double articulation entre les différentes unités discursives et les objets de savoir qui y sont investis.

En esquissant une approche plus définitionnelle que typologique j'ai tenté jusqu'à présent de rendre compte de la complexité qui se cache derrière l'évidence pédagogique. Déplaçant la perspective d'approche vers une étude en compréhension, j'aimerais présenter maintenant ce qui me semble être les caractéristiques formelles communes à tous les discours pédagogiques étudiés du point de vue de leur effectuation.

## **2 – Le discours universitaire et ses modes d'effectuation :**

Toutes les composantes du discours pédagogique que je viens de signaler sont fortement intriquées; elles s'articulent les unes aux autres, se succèdent, s'interpénètrent et s'interprètent à l'intérieur d'un réseau discursif au mécanisme réglé. Elles peuvent cependant se redistribuer selon une dichotomie fondamentale: l'ensemble des énoncés scientifiques pris au sens de corps d'assertions constituant la matière scientifique brute et ce que lacombe .Mais il ne s'agit pas là du retour subreptice de la distinction pédagogique / scientifique. Outre la dimension pédagogique contenue dans les discours d'ordre

méthodologique et heuristique, la «sauce» fait intervenir, pour chacune des disciplines, son langage propre qui en constitue l'aspect métascientifique, le système graphique qui son mode de présentation, son histoire enfin qui assure la conversion d'un avant et d'un après temporels en un avant et après rationnels.

Et l'on se dit, en première analyse que plus la discipline s'éloigne de la logique pure et de la mathématique stricte, plus la «sauce» prend le pas sur la matière. D'où l'attitude parfois condescendante du mathématicien ou du logicien pour le sociologue, le psychologue, l'historien, dont ils pensent qu'en l'absence de procédures de vérification, ils peuvent dire à peu près n'importe quoi. D'où aussi une propension à caractériser le discours des sciences sociales et humaines par une surbondance des modalisations – définies comme la manière dont le locuteur se situe par rapport aux informations qu'il transmet, et notamment des modalisations épistémiques, comme si ces domaines, incapables qu'ils étaient de traiter des propositions vraies, visaient à construire la vérité de leurs propositions par un surinvestissement modal, substitut de la scientificité.

Mais une analyse comparative de cours universitaires portant sur des disciplines aussi différentes que l'informatique, la linguistique et la biologie montre que la dimension épistémique, présente partout, constitue une caractéristique permanente du discours scientifique. La science n'est pas exempte de rhétorique. Le cours universitaire établit un contrat énonciatif par lequel le sujet énonciateur assure, en termes sémiotiques, un faire persuasif autrement dit un fairesavoir à l'intention d'un auditeur qui accepte les positions cognitives formulées par l'énonciateur. Ainsi, quelle que soit la science à enseigner, il ya :

- 1) Obligation de mettre en discours le savoir,
- 2) nécessité de faire partager ce savoir à autrui.

Dans ces conditions, «La sauce» peut se redéfinir, en termes d'analyse du discours, comme un processus discursif qui, mêlant intimement le pédagogique au scientifique, tend à mettre en place un système de validation. Ce processus

discursif articule des opérations qui construisent des procédures de généralisation. Ces quatre procédures fondamentales caractérisent à mon sens, le discours pédagogique à l'université . Elles se retrouvent dans l'enseignement de toutes les disciplines mais selon des modes différents d'actualisation et de distribution.

## **2 .1. Les procédures de généralisation :**

Plus qu'une composante du discours pédagogique, la généralisation les maximes, les aphorismes, les dictons, les sentences, bref, tout ce que l'on classe dans la catégorie des vérités générales . Tous ces énoncés ont ceci de particulier qu'ils sont construits à partir d'un processus discursif de généralisation qui, les rendant toujours disponibles – parce que toujours vrais, en assure, dans les circonstances où cette vérité est recevable, la ré-énonciabilité.

A L'université, ce qui est de l'ordre du généralisable concerne moins le théorème mathématique, la loi physique ou sociologique que leur mode d'actualisation dans un discours qui est supposé reproduire les conditions scientifiques nécessaires à l'énoncé d'une proposition valide. Pour ce qui est plus précisément du cours universitaire, les opérations de généralisation portent essentiellement sur les marques personnelles et tout ce qui entoure ce qu'on appelle en linguistique la modalité assertive c'est à dire la prise en charge ( d'une croyance forte que le locuteur tient pour une vérité ) d'un énoncé par un sujet énonciateur.

A bordé du point de vue des marques personnelles, le discours pédagogique ne peut se caractériser par l'omniprésence d'un sujet énonciateur manifesté à la surface par un JE-ON-NOUS dominant et univoque, toujours identifiable par la double relation: sujet d'énoncé et sujet d'énonciation.

IL ne s'agit pas davantage d'un JE universel qui subsumant toutes les catégories de la personne, se situerait en dehors de toute énonciation pour discourir au nom de la science. Entre l'instance unique et l'instance universelle le

suget pédagogique construit sa polyphonie à partir d'un décrochage constant des marques personnelles de telle manière qu'il puisse apparaître tantôt comme le représentant effectif du professeur présent physiquement dans la salle (énoncés 1 et 2), tantôt comme un locuteur qui se trouve n'être par moment que « l'un des locuteurs de la classe des locuteurs qui peuvent dire très exactement la même chose pourvu que l'occurrence d'énoncé soit valide dans les circonstances où cela est prononcé » (4) (énoncé 3).

1 . Je peux vous donner des exemples si vous voulez . . .

2 . Je signale que les enzymes qui servent à la décomposition . . .

3 . J'appellerai pour être plus général le nombre de nombre de ma liste .

Le jeu des marques personnelles se combine avec la modalité assertive pour former un contexte généralisation qui assure en quelque sorte le cadre énonciatif de la proposition P. Ce cadre énonciatif concerne toute la distance et plus précisément la distorsion qui: l'énoncé suivant prélevé dans un cours de biologie existe entre

. . . On sait depuis fort longtemps qu'on peut castrer des animaux sans provoquer la mort de ces animaux . . .

et l'assertion scientifique correspondante prédiquée de théorème-loi:

La castration n'entraîne pas la mort des animaux.

Il s'agit donc, si l'on se rappelle que le discours pédagogique peut être paraphrasé par la formule je dis que P pour que vous le sachiez de prendre en considération tous les éléments d'énoncés substituables à je dis que. Quatre modes d'assertion peuvent être ainsi dégagés:

L'assertion assumée qui réactualisant le substrat énonciatif je dis que P est vrai se marque en surface par l'actualisation, à la première personne, d'un certain nombre de verbes dits énonciatifs et fonctionnant comme de véritables performatifs d'assertion de type j'observe, je constate, je sais, je remarque.

- L'assertion déléguée correspond à une fausse interpellation de l'auditoire, réalisée soit sous la forme d'une question rhétorique soit par la combinaison

de la deuxième personne avec des verbes qui recoupent en partie ceux de l'assertion assumée. Les formes qui s'y rattachent, du type vous voyez que P vous savez que P ne sont en réalité qu'un habillage discursif de la formule originale je dis que P. Ce, mode particulier d'assertion constitue une manipulation discursive par laquelle s'intaire ce que Bachelart appelle le « le cogitamus rationel » qui impose entre le, maître et l'élève un revenu commun, une obligation à penser d'accord.

- L'assertion partagée construit explicitement ce consensus de la communauté scientifique grâce à l'actualisation des formes telles que: tout le monde sait que P, il va de soi que P, il est admis que P.

- L'assertion refusée enfin, qui renvoie nécessairement à une situation de polémique, réalise quant à elle le substrat énonciatif je dis que P est faux . Elle se marque en surface par des énoncés du type: on dit que P dans lesquels ON les autres, ce qui pour conséquence, dans ce contexte précis, d'assigner à P la valeur faux.

Qu'elle soit déléguée, partagée, refusée ou pleinement assumée, l'assertion on le voit constitue le mode de prédication privilégié du discours universitaire. Il faut préciser cependant qu'elle s'accompagne souvent d'un système modal complexe qui ajoute à la modalité à la modalité assertive des valeurs complémentaires . Ainsi vous savez-que peut signifier vous devez savoir que.

## **2.2. les procédures de pol émisation :**

Comme le sens naît de la relation, on peut affirmer sans grand risque d'erreure que la « sciences » naît de la contadiction. Qu'est-ce en effet qu'un modèle théorique, qu'un type d'analyse sinon un corps de propositions définis par une contestation ? Les nouveaux concepts se forgent dans la polémisité plus souvent que dans la filicitation béate. Ce faisant, ils s'inscrivent, en amont et en aval et selon les règles mêmes de la recherche scientifique dans un paradigme de la réfutation. Ainsi, le discours scientifique doit pouvoir se contre-dire. Assurant

en quelque sorte le régime discursif de cette contradiction, le professeur locuteur doit adjoindre à la composante assertive analysée plus haut les conditions d'émergence d'une structure polémique du type:

« x, y, z, disent ceci ( x ) mais ceci ( x ) n'est pas : moi ( avec B, C, . . ) je dis que cela ( y ) est « (5). Ce qui implique une composante modale complémentaire qui transforme la relation assertive primitive en une double relation que l'on peut ramener au substrat énonciatif suivant:

Je sais que x est faux .

Je sais que y est vrai .

Les procédures de polémisation portent forcément sur des unités discursives plus larges que l'énoncé. Elles sont constituées de l'itération d'un même type d'opérations linguistiques, véritable parcours fléché pour une lecture polémique du discours. Ces opérations concernent une fois encore le jeu des marques personnelles combiné à la modalité appréciative définie comme une prise de position du sujet énonciateur qui peut introduire dans son énoncé des jugements de valeur. A l'université ces jugements de valeur portent sur la justification de ses propres travaux et, cela va de pair, la réfutation de la thèse adverse.

Il existe en français un pronom personnel bien commode puisqu'il permet de désigner «quelqu'un» en particulier. Il s'agit du pronom ON qui peut couvrir à lui tout seul la distribution complète d'un petit scénario scientifique. Lisons la séquence suivante:

. . . alors ON trouve dans les grammaires bien sûre cette observation bien exactement comme je viens de la faire de façon équivalente et où l'ON dit que l'apparition du mode subjonctif dépend du verbe principale / et ON donne des exemples hein / et même ON généralise un peu . . . mais aucun grammairien n'avait tenté de dresser des listesystématique des verbes entrent dans l'une ou l'autre des constructions / et ON peut s'en étonner .

La première occurrence de ON représente tout le mode, la dernière le seul locuteur, tandis que les autres occurrences désignent l'ensemble des

grammairiens excepté le locuteur. Cette combinaison de marques personnelles et cette variation des valeurs de ON, entre autres indices, permet à l'énonciateur d'opposer son dire et son faire d'autres linguistes.

Autre type d'opération linguistique même effet polémique:

Il s'agit cette fois d'une technique bien connue de l'énonciation scientifique ou l'on pose un objet théorique pour mieux le discréditer ensuite. On assiste alors, à l'intérieur d'une même unité discursive, à un glissement progressif de la marque négativement. Ainsi, voulant réfuter le classement opéré par un autre grammairien travaillant dans le même domaine, le locuteur adopte la progression suivante:

Vous connaissez l'objet x qui a été élaboré par k ; c'est intéressant ; c'est intéressant si vous le regardez; la typographie est intéressante; c'est curieux comme objet; l'objet y qui le complète est encore plus idiot .

### **2.3 Les procédures de narrativisation**

Le discours pédagogique implique d'une part l'exposé d'un corps d'assertions et d'autre part l'organisation narrative de cet exposé. Pour les sémioticiens en effet, les discours cognitifs peuvent être considérés, à l'instar des textes dits figuratifs, comme des récits dans la mesure où il y a transformation d'état:

« à partir d'un état premier de manque (caractérisé par la dimension cognitive comme un / non-savoir/, il s'agit, conformément aux grandes lignes du schéma proppien, du passage à un état final de conjonction avec un objet de valeur (en l'occurrence un certain : savoir :) La liquidation du manque initial étant opérée par un sujet porteur préalablement doté de la compétence cognitive » (6)

Le discours pédagogique met en scène un sujet à la fois «destinateur» et «héros» qui construit à l'intention d'un «destinataire» le simulacre de la quête de l'objet / savoir /: « qu'est-ce-que je veux, qu'est-ce que je cherche.

Cela revient à dire que dans la stratégie d'intervention cognitive qui est la sienne, le professeur-destinateur dote l'étudiant destinataire d'une double compétences narrative et scientifique. Cette compétences narrative et scientifique nous passons d'un état de non-savoir à un état de savoir ; elle est spécifique en ce sens qu'elle reconstruit la succession des actions que constitue cette transformation.

Ainsi le cours universitaire peut être considéré comme un programme de base réalisé grâce à la concaténation de plusieurs sous programmes correspondant de quatre différentes étapes du cours. Pour s'assurer que ces programmes sont réalisés par l'ensemble de l'auditoire, le professeur ne craint pas de revenir en arrière et de reprendre l'un de ces sous-programmes.

. . . ça val / nom / bon / alors / dans la première série . . . ça val / ça val il y'a pas de problèmes maintenant / bon / alors / il faut retourner à ce que je disais tout à l'heure . . .

La compétence scientifique requise présente la même dichotomie globale, elle s'applique à la reconnaissance des raisonnements hypothético-déductifs à l'œuvre dans la démarche scientifique en général; spécifique elle reconnaît le bien-fondé des questions-réponses par lesquelles le cours se construit.

Du point de vue des formes linguistiques et discursives, les procédures de narrativisation concernent d'une part les éléments de la déxistemporelle qui repèrent le cours par rapport au « maintenant » de son énonciation et d'autre part ce après Ducroit on nomme les « mots du discours » tels que alors, eh bien, bon, voilà . . . articulateurs dits logiques qui organisent le cours en séquences discursives hiérarchisées et discontinues. Ce double ensemble d'indices investi dans la mise en récit et / ou la mise en discours d'un corps d'assertions scientifiques, constitue une autre spécificité du discours pédagogique l'université .

L'organisation narrative semble alors fonctionner comme une structure facilitante et adaptée à toute situation de transmission savoir.

## **2-4 Les procédures de référentialisation :**

Qu'elle soit posée comme toujours vraie-elle fait alors partie d'un paradigme de propositions déjà démontrées mais pré-assertées, qu'elle soit produite dans des conditions de falsifications – elle s'oppose alors à d'autres propositions marqués négativement, qu'elle soit mise en histoire – elle se situe alors dans un avant et un après l'ordre syntagmatique, la proposition p telle que nous l'avons présentée dans le substrat globale de l'énonciation pédagogique à besoin d'être référentialisée constituent une dimension transversale concernent les différents niveaux de la mise en discours et l'agencement des objets de savoir.

Le discours est référentialisé grâce à un certain type d'opérations linguistiques et discours construisant pour l'essentiel des relations d'itération de connexion et d'anaphorisation. ces opérations de référentialisation se réalisent en surface par des marques linguistique que nous avons déjà répertoriées dans la présentation des autres procédures. Elle recouvrent au niveau de l'énoncé, l'ensemble des relations pédagogiques entre le sujet énonciateur et son énoncé d'une part et entre le moment de l'énonciation d'autre part. au niveau du discours, les repérages se rapportent à la succession et à la hiérarchisation des séquences discursives. Dans la mesure où il n'y a pas de terme pour une opération ni un ensemble de termes pour une procédure, les mêmes éléments linguistiques peuvent renvoyer à des opérations différentes.

Le savoir est référentialisé, quant à lui, par rapport à son mode de circulation au sein de la communauté scientifique pour garantir la validité de ce savoir et le rendre par là même acceptable, le professeur locuteur convoque le discours d'autrui: il s'agit du discours dit d'autorisé constitué à partir de formule du type: depuis x ; selon la théorie de y, etc ...pour maintenir la cohérence de son propre thème de manipulation étant pris ici dans sa double acception de mise en ordre d'objets discursifs et de stratégie énonciatrice qui dissimule, au moins en partie, les paramètres de son intervention. le discours pédagogique ne dit jamais, contrairement à ce que l'on pourrait penser: faites ceci, vous devez faire

cela...mais je fais ceci devant toi et je te force par là-même chose que moi. Ignorant le devoir faire, le discours pédagogique instaure un savoir faire (obligatoirement) partagé. Lorsque cet accord discursif se rompt, le discours se double d'une dimension polémique s'inscrit alors dans un contexte diachronique (elle concerne les étapes du développement de la discipline considérée) et /ou synchronique (elle se situe alors dans un cadre institutionnel) . Maintenant un équilibre constant entre une structure de coopération et une structure de confrontation, entre le ``souci`` pédagogique et la ``rigueur`` scientifique le cours universitaire réalise en permanence une véritable alchimie du discours.

Il est intéressant de constater, dans ces conditions que rien n'est prévu dans la formation des maîtres qui puisse éclairer le fonctionnement de ce discours comme si cela allait de soi . Dans les pays de longue tradition universitaire cet ``ordre du discours`` est plus ou moins intériorisé dans la mesure où comme nous l'avons dit, le discours pédagogique construit lui-même les conditions de sa reproduction . Dans les pays jeunes où, à l'absence de tradition universitaire viennent se greffer les difficultés d'un système linguistique d'enseignement non encore définitivement stabilisé, il est à craindre que la production d'un tel discours, avec la mise en œuvre efficace de procédure de généralisation, de polémisation, de narrativisation et de référentialisation ne pose quelques problèmes.

(1) SUMPFF . : " A quoi peut servir l'analyse du discours ", in langages, n 55  
1979, pp.5-16 .

(2) DESIRAT C. et HORDE T. : " Formats des discours pédagogiques ", in  
langages n 55, 1977, pp.5-8.

(3) BACHELARD G. : Le rationalisme appliqué, Paris, P.U.F, 1975. (1ère  
Ed. 1949.

(4) CULLIOLI A. : Transcription du séminaire de D.E.A, 1975-1976,  
Paris, Université de Paris VII, D.R.L.

(5) DUBOIS J. : " Grammaire scientifique et grammaire pédagogique " in langue française, n 14, 1972, pp.6-31.

\*Communication au colloque sur la Formation et l'évaluation pédagogique des enseignants de l'université.

\*Enseignant à l'université d'Alger.

## **BIBLIOGRAPHIE**

BACHELART (G) : Le rationalisme appliqué, Paris

P,U,F, 1975, (1ère éd.1949).

BENVENISTE (E) : Problèmes de linguistique générale, Tome 1 et, 2 Paris,Gallimart, 1966 et 1974.

CULIOLI (A) : " Formtion des discours pédagogiques ", in langages, n 45, et  
HORDRE (T) pp.5-8.

DUBOIS (J) : " Grammaire scientifique et grammaire pédagogique ", in langue française, n 14, 19772, pp.6-31.

DUBOIS (J) : Avaint-propos à Marcellesi (J.B), Le congrés de (J) : " A quoi peut servir l'analyse du discours ", in langages, n 55,1977, pp.5-16.

# *Le verbe modal ' pouvoir ' : valeurs sémantiques et valeurs rhétorique*

*Henri PORTINE*

*BELC-INRP, Paris*

*DRL, Université Paris Vil*

La notion de modalité n'a jamais reçu, en linguistique, de définition claire et totalement satisfaisante. Il en est ainsi certainement pour de multiples raisons. , mais il en une qui semble primordiale: on possède trop peu de description sur le fonctionnement proprement modal des éléments linguistiques perçus comme modaux (ils sont plutôt décrits comme auxiliaires, comme adverbes, etc. ) Ce manque de descriptions rend très altérratoire toute tentative de théorisation. C'est pourquoi je me limiterai ici à un certain nombre de constatations, qui relèvent du domaine de la modalité, concernant le verbe pouvoir.

En logique, la modalité a reçu un traitement selon deux axes: le type de modalité (aléthique, déontique, épistémique, etc.), et les propriétés de la modalité envisagées ( systèmes S2, S3, etc. ) Le type de modalité est lié au domaine de référence. Si pour le ' possible ' du monde de la physique . on a CPMP (pour des raisons de commodité d'écriture, j'emploi la notation polanaise) qui peut se lire' si P est, alors P est possible ', il n 'en est pas de même avec le ' permis ' (que penser de 'si P a lieu alors P est permis ' ?). Le monde des actions et de leurs valeurs axiologiques n'est pas celui des lois de la physique. Il fallut donc distinguer des types de modalité (pour un exposé sur les modalités élémentaires et leur mode de composition, Cf. J.L. Gardies. Essai sur la logique des modalités . Paris : PUF, 1979).

Mais cette hiérarchie n'est pas la seule. Pour chaque type de modalité il existe plusieurs systèmes, en général comparables entre eux. Les cas les plus évidents se rencontrent en logique modale aléthique avec les systèmes S1 à (au moins) S5 (cf. G. E. Hughes, M. An introduction to modal logic. Londres : Methuen, 1968).

En linguistique, les modalités ne sauraient être des données primitives (comme elles le seront dans les axiomatiques logiques). Le champ des possibles y est aussi plus vaste. L'apprécatif donne lieu à toute une gamme de nuances. Comment déterminer ce qui est premier et ce qui est second.

La modalité semble aussi échapper à la syntaxe et tout sémanticien connaît le doute devant le choix des critères à adopter. La question de l'appartenance ou de la non appartenance des modalités au domaine de la linguistique n'est donc pas triviale. Cependant, ce n'est pas une question à poser d'emblée. Il semble préférable de tenter de décrire ce qui est reçu intuitivement comme modal pour ensuite se demander si ce que l'on a obtenu est de l'ordre du théorisable au sein de la discipline nommée linguistique. De plus, il ne faut pas oublier que l'inscription des modalités en logique même a toujours été contestée par Quine. Si l'on ne peut se prononcer sur la question de la révélation, il faut amasser des résultats lentement et avec prudence.

Parmi les modalités, les verbes dits modaux ont été très étudiés, et principalement pouvoir et devoir. On a surtout cherché à définir leurs interprétations sémantiques. Pour l'anglais, T.R. Hofmann (1966) a introduit la dualité interprétation radicale (root)/ interprétation épistémique (epistemic) qui a été reprise par R.S. Jackendoff (1972) et adaptée au français par J.P. Sueur (1979). A. Munier (1979 : 20) a établi un parallélisme entre d'une part la distinction faite par W. de Sherwood au 12<sup>ème</sup> siècle entre les types d'incidence du possible et du nécessaire, et d'autre part celle de T.R. Hofmann. Jackendoff (ibid, 100) donne comme interprétations radicales `permission` pour may et `ability` pour can et comme interprétations épistémiques `possibility` dans les

deux cas. Sueur (ibid, 97-98) donne comme interprétations radicales de pouvoir: (La) `permission`, (Ib) `capacité`, (Ic) possibilité`, et comme interprétation épistémique: (II) `non exclusion` (ou `éventualité`) . Il regroupe donc `ability` et `permission` conformément aux deux valeurs de pouvoir (can et may) et distingue (en cela il innove) deux types de `possibilité` : la possibilité radicale nommée `possibilité` et la possibilité épistémique qu'il appelle `non exclusion` (et qui est une forme d'équipossibilité).

Pour l'anglais, Hofmann appuie sa distinction root/epistemic sur certains critères: impossibilité ou difficulté d'être suivi d'un perfect ou d'une forme progressive pour le radical, valeurs de could et might, etc.

(cf. Hofmann, op . cit .). Jackendoff rapproche les modaux épistémiques des adverbes `speaker-oriented` (understood as relating speaker's attitude toward the event expressed by sentence", 1972 : 56) . Bien que totalement différents sur le plan systaxique (mis à part qu'ils sont tous successeurs du nœud S ), les modaux épistémiques et les adverbes Speaker-oriented seront traités de la même façon par le composant sémantique (ibid, P .104).

la coupure opérée entre les interprétations radicales et les interprétations épistémiques permet donc d'obtenir une généralisation dans le cadre théorique de la grammaire générative.

la distinction que fait Sueur entre possibilité radicale et possibilité épistémique repose sur quelques critères syntaxiques dont le plus important est la négation. Ainsi (Sueur, 1979 : 107), (1) et (3) sont ambigus mais (2) ne peut recevoir qu'une interprétation radicale:

Pierre peut travailler

Pierre ne peut pas travailler

Pierre peut ne pas travailler

A ce test, J.P. Sueur ajoute notamment l'interrogation (Pierre peut-il venir ?), la pronominalisation (Pierre le peut), les temporelles (Quand Pierre peut venir), si + imparfait (si tu pouvais faire ce travail) . Il effectue (1975, chap .7) une

comparaison systématique entre les valeurs épistémiques et une classe d'adverbes apparaissant dans Adv que P ( à distinguer de 'Adv que P ! ) qu'il appelle 'adverbes de modalité'. Ces adverbes de modalité sont peut être, certainement, sans doutes, vraisemblablement, probablement, sûrement, apparamment .

La classe des adverbes que Sueur compare aux modaux épistémiques semble plus restreinte que celle qui joue ce rôle dans l'ouvrage de Jacken-doff. A vrai dire. Il faudrait une définition extensionnelle de ces deux classes pour vérifier si elles sont en rapport d'inclusion stricte ou non . Il serait intéressant de se demander si les différences entre les propriétés repérées par Sueur et celles repérées par Jacken-doff sont en totalité dues à la différence posée d'emblée dans la définition de l'épistémique.

Cette question dépasserait le cadre de cet article. l'éventualité (possibilité épistémique) de Sueur partage la possibilité en 'possibilité' de faire et de ne pas faire' et 'possibilité de faire" alors que la coupure chez Jackendoff sépare la possibilité de la capacité et de la permission.

Sueur réintroduit donc la bilatéralité (sous la forme de l'équipossibilité) dans la problématique modale.

La bilatéralité est surtout connue pour la permission et la possibilité. la possibilité de P est souvent comprise comme la possibilité de non P. De même, on serait tenté de dire que si P est permis alors non P est aussi permis, parce que sinon on aurait une obligation. Mais en fait cette double affirmation relève du bon sens naif auquel on pourrait en opposer un autre; si P est obligatoire alors P est permis ( mais non P ne l'est pas) si P est nécessaire, a fortiori P est possible (mais non P ne le sera pas). On voit qu'il faut distinguer 'permission/possibilité unilatérale' et 'permission/possibilité bilatérale'. C'est d'ailleurs l'unilatéral qui est le plus important car c'est le plus étendu (on ne dit rien de non P). le bilatéral est une conjonction de 'permission de faire' et 'permission de ne pas faire'.

Dans le système de logique déontique  $K_1$  de Kaliniwski, qui reprend l'hexagone de R. Blanché en lui associant une interprétation déontique, on a : '... a droit de faire... ; '... a droit de ne pas faire... ' : '... peut faire ... (cf. Kalinowski, 1972 : 106-109, 111-122).

La négation, selon la place qu'elle occupe, filtre l'une ou l'autre des permissions/possibilités. Kalinowski le remarque (ibid, p.12): ne pourra est unilatéral alors que pourra est bilatéral (devoir ignorant cette dichotomie uni/bilatéral, la négation n'y joue aucun rôle de ce point de vue). Sueur met en forme cette observation et lui assure un statut linguistique. Mon propos n'est pas de disculper les tests de Sueur. On pourrait le faire ici ou là sur des points de détail. Une question me semble plus importante. Ces valeurs épuisent-elles le sémantisme de pouvoir ?

A. Culioli (1980 : 192-193) étudie les propriétés de il put franchir la rivière. Or cet énoncé est interprété comme il fut en mesure de franchir, effectivement, la rivière. Cette effectuation (contrairement à il pouvait franchir la rivière) correspond à la valeur aoristique de put par rapport à la notion prédicative notée /() () franchir/) qui n'a pas 'd'extensivité" (une rivière franchi n'est plus à franchir). Ce type de valeur sémantique est construit à l'aide de pouvoir "en contexte". On est alors amené à ne plus concevoir le sémantisme du verbe modal comme un donné susceptible d'être abstrait, mais comme un jeu de possibles qui deviennent en acte dans la composition (de la chaîne linguistique). Cet exemple nous invite donc à élargir le sémantisme de pouvoir.

Second cas d'extension: la valeur rhétorique. F. Flahaut (1978 : 64) commente "tu pourrais répondre, quand je te parle ?": Dans le : "tu pourrais répondre", le verbe 'pouvoir' prend un sens particulier, qu'on lui retrouve dans toutes les expressions où il contribue à marquer une intimation (" Tu pourrais rouler moins vite tout e même !, "Tu pourrais faire attention ! ", etc .) : sens nettement distinct de celui qu'il garde dans affirmation telle que: " je suis sûr que tu pourrais facilement y arriver". (...) la valeur d'intimation de l'énonciation globale (valeur

qui lui est conférée à la fois le contexte dans lequel elle est prononcée et par l'intonation qui la marque de sa vigueur exclamative ne permet pas d'entendre le "tu pourrais" autrement que comme "tu pourrais au moins", ou, selon une paraphrase plus précise: "la moindre des choses auxquelles tu es tenu de ...". En fait, cette forme est moins simple que ne l'assure Flahaut. D'une part, au moins n'est pas toujours discriminant ("tu pourrais rouler moins/plus vite", exemple donnée par Flahaut, ne s'en accommode pas mais supporte tout de même ou quand même). D'autre part, ce que Flahaut nomme "une paraphrase précise", à savoir "la moindre des choses auxquelles tu es tenu est de ..." est très locale. Elle fonctionne pour deux de ses trois exemple. Mais elle ne saurait s'appliquer à "tu pourrais rouler moins vite" dans la mesure où il s'agit d'une demande alors que "tu pourrais répondre" combine un constat et l'affirmation qu'un principe axiologique a été violé (d'où la possibilité de la paraphrase proposée par Flahaut). Une marque discriminante pour l'ensemble de ces exemples est quand même: "tu pourrais quand même répondre", "tu pourrais quand même rouler moins vite". Quand l'énoncé comporte pouvoir bien, on observe un 'déplacement' de quand même: "tu pourrais quand même venir!" / "tu pourrais bien venir, quand même". on notera le rapport existant entre ces énoncés et les phénomènes dits "scalaires".

Une autre forme d'explication rhétorique regrouperait tu pourrais venir! et les énoncés tels que vous pouvez vous retirer qui, comme l'a remarqué R. Blanché (1973 : 205), équivaut à une obligation exprimée de façon courtoise, ou puis-je vous demander de venir? que P. Bourdieu (1982 : 81) assimile à une "interrogation métalinguistique sur la légitimité même de la démarche". On attribuerait alors à pouvoir une valeur-déontique forte (tu dois! : vous devez vous retirer : vous devez venir) affaiblie en surface pour obtenir une distanciation polie.

E. Roulet (1980 : 228-231, 234-235) distingue (entre autres) pouvoir comme marqueur de dérivation illocutoire (pouvez-vous fermer la porte?) dans les

requêtes indirectes, suivant en cela Searle (1975) et Ross (1975), tous deux cités par Rolet, et pouvoir comme marque de déférence (puis-je vous demander de sortir ?; puis-je vous suggérer de prendre un taxi ?) portant sur une requête déjà assurée par la présence d'un verbe performatif.

Ce dernier type d'exemple avait déjà été étudié par D. Perret (1974). On trouve donc dans les travaux des linguistes des exemples qui montrent que le sémantisme de pouvoir n'est pas épuisé par la trilogie 'capacité'- permission possibilité', que l'on ajoute ou non éventualité' ou équipossibilité' (possibilité bilatérale). je vais maintenant proposer d'autres exemples qui sont convergent avec ceux qui précèdent. Je m'abstiendrai souvent d'explications locales pour me limiter à la description ..

Je commencerai par les verbes prises par les agencements depouvoir avec d'autre marqueurs comme les 'verbes de dire' et 'toujours', puis, je poserai la question des frontières du sémantisme de pouvoir et je passerai en revue quelque effets liés à certaines utilisations de ce marqueur. Je terminerai par quelques exemples qui me semblent peu clairs et que je ne vois pas comment intégrer à l'ensemble.

Je regrouperai dans les 'verbes de dire', dire, affirmer, avouer, etc .Tout d'abord, on observe une ambiguïté dans l'agencement de pouvoir à la forme négative avec certains de ces verbes. Ainsi, je ne peux pas vous répondre renvoie soit à l'acte de réponse (qui m'est alors interdit), soit au contenu éventuel de cette réponse (par ce que je ne sait pas répondre).

Il en va de même avec je ne peux rien vous dire. Et cela explique que je ne peux pas vous dire que l'argent est caché dans l'armoire soit appelle puisque je ne sais rien et fonctionne alors comme témoignage et renforcement de cette dernière négation, soit donne un effet Comique en liant un aveu à la déclaration d'une interdiction de dire, contrairement à je ne peux pas vous dire où est caché l'argent qui possède la même ambiguïté que je ne peux rien vous dire. On verra plus loin un exemple d'ambiguïté analogue avec je peux vous dire.

La première valeur que nous tenterons de mettre en évidence pour pouvoir enchaîné avec dire est ce que nous appellerons une valeur affirmative. La raison de cette dénomination est à chercher dans le fait que le pouvoir dire est alors une affirmation du titre. l'énoncé (4) équivaut à (4'), mais non à (4").

(4) je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je peux vous dire que P

(4') je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je vous dirai que P

(4") je ne sais pas ce que vous en pense, mais je vous dis que P

Alors que (4) et (4') constituent une affirmation du dire, (4") soit fonctionne en opposition (moi, je vous dis que P), soit marque une répétition (je re-dis que P) . On retrouvera cette divergence- cf. énoncés (9) et (10) . je peux vous dire est proche de je vous ferai remarquer ( mais non de je peux vous faire remarquer où pouvoir prend une autre valeur). La valeur affirmative ('dire que P est vrai, donc 'P' est vrai), que l'on pourrait aussi appeler "valeur d'affirmation", est liée à la première personne du présent . Dans les énoncés (5) et (5'), elle disparaît.

(5) tu peux dire que P

(5') il peut dire que P

Il en est de même si l'on met (5) et (5') dans des contextes analogues à celui de (4). la valeur affirmative n'est pas liée à l'opposition 'P mais q' inscrite dans la formulation même de l'énoncé (4). Cependant, lorsque je peux (vous) dire se trouve en début d'énoncé avec cette même valeur, il y a un effet d'opposition à ce qui précède et la situation doit être interlocutive. par exemple, (6) ne peut apparaître qu'après la déclaration (éventuellement implicite) d'une confiance trahie. Toutefois, si tel n'a pas été le cas, l'interlocuteur devra préciser d'un vigoureux mais moi non plus sa non-confiance, ce qui met bien en évidence qu'à défaut de déclaration de non confiance, (6) la présuppose. Il y a donc, dans tous nos exemples, présence d'un enchaînement.

(6) Je peux dire que je n'ai jamais eu confiance en lui

Dans les exemples qui précèdent, la valeur affirmative entraîne une prise de position dans la situation de référence. Il y a alors constitution d'une autorité à

affirmer que P (autorité qui peut, bien sûr, être contestée), lorsque pouvoir prendra une valeur du type 'permission', cette autorité disparaît au profit d'une autorité déléguée. C'est le cas quand un ministre à la sortie d'une réunion du gouvernement dit aux journalistes "je peux dire que les impôts vont diminuer". Avec "tout ce que je peux vous dire", on aura forcément cette dernière valeur.

La valeur affirmative est liée au vous de vous dire (qui peut être implicite). Il faut donc qu'il ait 'interlocutivité'. si au lieu de vous, on a lui, on retrouve la valeur de pouvoir contenue en (5). On pourra d'ailleurs intercaler toujours:

(7) Je peux (toujours) lui dire que P

Alors que dans les exemples qui précèdent on a " j'affirme p", on trouvera aussi des énoncés qui assertent "P est vrai". C'est le cas notamment dans ça, tu peux le dire ! ou dans Ah ! Il peut dire qu'il en a une chance ! et dans c'est le moins que l'on puisse dire ! Cette distinction entre "j'affirme P" et "P est vrai" est à la fois importante et peu importante. Elle présente peu d'intérêt dans la mesure où la distance est minime. Dans un cas on a "P est vrai parce que je l'affirme" et dans l'autre "tu affirme P et j'atteste que P est vrai". (Je sert alors de relais). Mais la différence est en même temps importante du fait même qu'elle met en relief un fonctionnement qui oppose les langues naturelles à la logique. Dans cette dernière poser P (l'affirmer) revient à "P est vrai". Pouvoir fonctionne onc ici comme la marque d'une prise en charge qui aura différents degrés et qui sera l'une des valeurs rhétorique possibles de pouvoir. On trouve une forme affaiblie de cette valeur en (8).

(8) Une personne, on peut dire, qui ne craignait rien tant que la mort

C'est ainsi que l'incise je peux le dire (cf . Pierre est, je peux/puis le dire, l'élève le plus doué de la classe) signifie je suis bien placé pour le savoir et donc pour le dire. Il y a de ce fait constitution d'une 'place énonciative' (c'est-à-dire d'une place d'où l'on est apte socialement à énoncer). On retrouve le même phénomène dans si je peux dire ( ou si je peux dire comme ça) qui correspond à je vous demande de reconnaître mon bien fondé à cela ou à m'exprimer ainsi.

Cependant, la valeur affirmative n'est pas propre au seul marqueur pouvoir. si (4) équivaut à (4') c'est aussi dû à la présence de mais et au type de construction utilisé. Ce sont des effets syntaxiques. On en a un exemple dans "il y en a tant dont on ne peut pas dire cela". Ces effets syntaxique agissent sur le sémantique (ce que Ducrot appelle enchaînement dans les tests sur la présupposition illustre parfaitement ce phénomène). la valeur affirmative sera donc plutôt à situer (comme nous l'avons déjà vu), dans l'agencement de pouvoir et dire dans un enchaînement. C'est ainsi que (9) n'est pas l'équivalent de (10):

(9) je peux te dire que ton copain, il est idiot .

(10) je te dis que ton copain, il est idiot .

Alors que (10) constitue une répétition (on cherche à en donner l'image, (9) relève de l'affirmation. Mais cette affirmation s'inscrit dans un contexte. C'est pourquoi je peux te/ vous dire se rencontre facilement dans un enchaînement et est souvent suivi par une proposition ayant plutôt un caractère appréciatif . En début d'énoncé, je peux vous dire est généralement du type je suis autorisé à vous dire.

Avec avouer, reconnaître, on n'aura rien de tel (contrairement à devoir). Ceci explique que maintenant est aisément compatible avec je peux avouer. avec affirmer, par contre, on aura une propriété analogue à celle de devoir avec avouer . De même que (11) équivaut à (11'), (12) est paraphrasable par (12').

(11) je dois avouer que P

(11') j'avoue que P

(12) je peux affirmer que P

(12') j'affirme que P

l'exemple suivant, extrait de la recherche du temps perdu atteste cette propriété:

(13) Mademoiselle est sortie, je peux affirmer à Monsieur que je ne mens pas.

Cette propriété concerne aussi assurer que P qui est un quasisynonyme d'affirmer. Aussi je peux t'assurer que je n'avais que de mauvaises cartes. équivaut à je t'assure que je n'avais que de mauvaises cartes .

Je peux dire aura donc deux valeurs, celle-présente en (4)- que nous nommerons valeur 'affirmative' et celle qui équivaut à "je suis autorisé à dire". Avec confier que P, on n'aura que cette seconde valeur. Cette question s'inscrit dans la problématique de (non-) performativité de dire.

Avec toujours, on remarque des effets rhétoriques intéressants.

Alors que l'on peut décrire la question il peut toujours utiliser sa voiture ? comme l'agencement de 'possibilité' pour pouvoir et de récurrence ouverte sur le non-révolu' pour toujours, l'énoncé il peut toujours utiliser sa voiture sera susceptible de recevoir une double description: (a) possibilité récurrente (conformément à la question correspondante, (b) dans le contexte de l'énoncé, à défaut d'une autre solution envisageable, il a la possibilité- pour atteindre le but recherché-d'utiliser sa voiture. la double interprétation est propre à la composition de pouvoir avec toujours . Elle disparaît avec un autre verbe. Avec devoir, on n'a que la première: il doit toujours utiliser sa voiture . Que toujours relève du champ d'utiliser ou du verbes qui le précède (ex .: préférer dans il préfère toujours utiliser sa voiture), il reçoit une description de type récurrent. Ce n'est qu'avec pouvoir que toujours prend ainsi une valeur ponctualisée. Cela ne signifie pas qu'il soit nécessaire d'ajouter aux effets traditionnels de toujours (récurrence, continuité) un effet ponctuel, mais que les descriptions de pouvoir et de toujours doivent prévoir cet effet de composition.

Cet " effet ponctuel" explique que l'on trouve pouvoir et toujours suivis de verbes dont le sémantisme est ponctuel sans qu'il y ait pour autant récurrence. Que l'on compare (14) qui renvoie à de l'itéré et (15) qui correspond à de l'unique:

(14) Il se décide de toujours au moment de la vente

(15) Il peut toujours se décider au moment de la vente

De même, on aura toujours avec un verbe ponctuel unique, par son sémantisme, dans le très vulgaire (mais néanmoins à expliquer) il peut toujours crever (possible avec tu et avec je: "Si je compte sur lui, je peux toujours crever"). En fait toujours peut être omis fréquemment et remplacé par une intonation adéquate. Ce n'est donc pas toujours qui est porteur de l'effet sémantique constaté, mais pouvoir. Cependant, toujours n'y est pas étranger sinon les deux énoncés qui précèdent ne sauraient être attestés.

Pour J.J Frankel (1981), dans il peut toujours courir! (dans lequel, à la différence de l'énoncé antérieur, courir n'est ni ponctuel, ni unique), toujours introduit du non distinguable: 'courir/ ne pas courir c'est la même chose', d'où 'ça ne sert à rien'. Si l'on reprend cette explication, il faut l'étendre aux conditions de validation de l'énoncé.

Ainsi dans il peut toujours essayer, on a soit 'essayer/ ne pas essayer c'est la même chose, ça ne sert à rien', soit 'essayer/ ne pas essayer sont possibles et il vaut mieux essayer' ce qui donne 'ça n'engage à rien' (qui équivaut à 'en cas d'équipossibilité, 'c'est préférable').

Au passé composé, cette valeur disparaît. On aura difficilement il a toujours pu courir au sens entendu plus haut. Un contexte fort et une intonation appropriée le rendra toutefois acceptable pour certains locuteurs: de toutes façons, avec toi, il a toujours pu courir! en reproche à quelqu'un disant il peut toujours courir. On est proche ici des constatations faites par M. Gross sur les formes figées: ils ont cassé leur pipe en même temps à partir de casser sa pipe. On retrouve aussi cette propriété dans les énoncés à valeur semi-parémiologique comme moi, je tourne toujours ma langue sept fois dans ma bouche avant de parler. Le passé simple n'arrange rien: il peut toujours essayer est difficilement interprétable sans compléments implicites permettant de restituer une construction "complète" du type dans cette entreprise, il put toujours essayer les produits qu'ils avait inventés qui n'a plus rien à voir avec notre problématique actuelle.

Aux exemples qui précèdent, on peut en ajouter d'autres qui confirment le caractère général des remarques faites:

(16) Il peut toujours emprunter de l'argent à la banque

(17) Il peut toujours venir me voir

Dans l'ensemble, ces énoncés, outre la valeur il est toujours possible que quand elle existe, ont trois effets possibles: ça ne sert à rien, ça n'engage à rien, pourquoi pas? Le premier n'opère pas de distinction entre P et P'. Le second et le troisième distinguent P. ça n'engage à rien signifie (dans le cas qui nous occupe): 'il vaut mieux FAIRE P au cas où ça donnerait des résultats'. pourquoi pas? est plus faible: 'rien ne s'oppose à FAIRE p'. Si l'énoncé comprend une forme unipersonnelle (il peut toujours pleuvoir sur Paris), On reste proche de ça ne sert à rien puisqu'on a ça ne fait rien (je m'en moque).

On voit le fonctionnement du mécanisme: l'agencement de toujours avec pouvoir au présent, à l'imparfait et au futur, à la forme affirmative, tend à donner à pouvoir la valeur d'équipossibilité. si l'accent porte sur toujours, c'est l'équipossibilité qui domine et l'on a ça ne sert à rien.

Si l'accent porte sur pouvoir, l'une des branches du choix est valorisée, et l'on a soit ça n'engage à rien, soit pourquoi pas? Ceci n'est pas à proprement parler une explication. C'est plutôt une constatation qu'il faudrait maintenant expliquer. Nous nous bornerons à quelques considérations:

avec la forme impersonnelle, on a l'équipossibilité pure;

la forme interrogative détruit l'effet rhétorique constaté;

le remplacement de toujours par encore dans les énoncés qui précèdent,

lorsqu'il est possible, inverse l'orientation argumentative: avec encore, on obtient un effet rhétorique que l'on peut rendre par tout n'est pas perdu.

L'extension du sémantisme de pouvoir pose le problème de ses frontières. Nous sommes partis de ses trois valeurs traditionnellement associées à pouvoir. Puis, nous avons vu que ces trois valeurs n'épuisaient pas le sémantisme de pouvoir, notamment dans le cadre de certains agencements possibles (et dont il

faut arriver à rendre compte), et qu'il y avait des effets rhétoriques difficilement dissociables du sémantisme de pouvoir. Cela nous amène à concevoir ce dernier comme un espace déformable autour d'un noyau dur (à déterminer). Les déformations engendrées n'ont pas de frontières tranchées. On peut ainsi observer des zones communes avec devoir et vouloir, ce que nous allons nous attacher à mettre en évidence maintenant.

Revenons sur les exemples du type tu pourrais faire attentions !

Nous avons critiqué rapidement le rapprochement opéré par Flahaut avec au moins et nous avons proposé d'y substituer quand même. Mais ce n'est pas la seule constatation que l'on peut faire. On remarquera aussi la proximité sémantique existant entre tu pourrais faire attention ! et tu devrais faire attention ! Les deux propriétés de l'énoncé considéré présentent une certaine parenté: d'une part quand même relève en partie des phénomènes scalaires, d'autre part on ressent une hiérarchie (un échelonnement) entre tu pourrais . . . ! et tu devrais . . . ! Une question reste ouverte : entre les deux énonés, faut-il poser une rupture ou une continuité ? Autrement dit : les sémantismes de pouvoir et de devoir sont-ils juxtaposables ou offrent-ils des zones de recouvrement ?

Si la proximité constatée se limitait au conditionnel, l'hypothèse de la juxtaposition des sémantismes serait tout à fait défendable. Ce pendant, on trouve des cas au présent.

(18) On peut reprendre le manuscrit, c'est la seule chose qui reste à faire.

(19) Je ne sais pas si je peut accepter.

(20) Tu peux perdre tes illusion !

Dans l'énoncé (18), il est possible de remplacer on peut reprendre par on doit reprendre ou par il faut reprendre. De même, en (19), on peut substituer si je doit accepter à si je peux accepter. Peu importe de savoir si c'est pouvoir qui prend la valeur de devoir ou l'inverse. Ce que l'on déduira toutefois, c'est qu'en contexte

la valeur sémantique de pouvoir peut recevoir celle de devoir autrement que pour des raisons liées au conditionnel.

Ce rapport constaté entre pouvoir et devoir est lié à la première personne (dans le cas de l'énoncé (18), on est assimilable à une forme affaiblie de nous). Avec la seconde personne, il est plus difficile de construire des exemples: l'énoncé (18) avec tu peux est encore interprétable comme tu dois : mais (19) n'accepte pas cette transformation. A la troisième personne, il n'est plus possible d'obtenir ce type d'interprétation.

On peut constater des rapports analogues entre pouvoir et vouloir là encore, la première personne semble de règle (ou certains emplois de on).

On remarquera que les exemples construits sont tous à la forme négative.

(21) ça, je ne peux pas l'accepter.

(22) Il n'y rien à faire, je ne peux pas abandonner Paul.

Avec le prédicat accepter, en (21), l'équivalence entre pouvoir et vouloir est aisément constatable: "Je ne peut pas parce que je ne veut pas ".

Dans l'énoncé (22), le recouvrement sémantique est plus discutable si l'on s'en tient à des présupposés métaphysique sur la différence entre le 'vouloir' et le 'pouvoir'. Mais ce n'est pas de notions pures qu'il s'agit ici. Ce qui nous intéresse, ce sont les marques linguistiques et leur fonctionnement. Or en (22) vouloir peut être substitué à pouvoir dans la mesure où le contexte établit l'auto-validation par le locuteur, ce qui correspond au marqueur vouloir.

On remarquera que certaines formes positives sont voisines de l'effet rhétorique de type vouloir mais avec un affaiblissement. On pourrait dire qu'à 'vouloir' se substitue 'vouloir bien'. C'est le cas dans, je peux comprendre qu'il ait fait ça, mais quant même ! On trouvera ces formes avec des sémantismes voisins de comprendre comme admettre, accepter, etc.

Nous avons ainsi mis en évidence des rapports entre les sémantismes de pouvoir d'une part et de devoir et vouloir d'autre part. Nous avons laissé de côté un type d'exemples: celui où ne peut pas équivaut à ne doit pas (ex: ce tissu ne

peut pas se laver). Dans ce cas, ne pas pouvoir équivaut à devoir ne pas qui, pour des raisons liées à l'agencement de devoir et de la négation, est difficilement dissociable de ne pas devoir. Cela est dû notamment à l'inexistence du contingent ou de l'indifférent dans le sémantisme de devoir.

Les recouvrements sémantique que nous venons de voir présentent un double fonctionnement. Ils relèvent de déformations. Cependant, on ne serait dire pour autant que pouvoir équivaut à devoir ou à vouloir. Il n'y pas équivalence mais substituabilité. Le rapport de pouvoir à devoir et à vouloir est de l'ordre de l'effet, c'est-à-dire de l'implication due à la contextualisation de ce marqueur. Nous allons ajouter un nouvel effet de pouvoir, celui produit par les rapports de pouvoir à l'i l' impératif.

L'impératif, dans ses formes fortes, est lié à l'obligation. C'est pourquoi l'exemple donné par Blanché et cité plus haut (vous pouvez vous retirer) équivaut non seulement à une obligation exprimée de façon courtoise, mais aussi à une injonction (retirez-vous !), elle aussi sous une forme polie. De même, quelqu'un qui ouvre une porte et dit tu peux venir (à distinguer de tu peux venir ?), dit en fait viens !

L'énoncé (23) a une valeur impérative parce qu'il est à la seconde personne. Il est d'ailleurs, pour des raisons liées au prédicat, difficilement compréhensible comme une possibilité/ permission, sauf si on le fait précéder de à ce moment-la l'énoncé (24), qui est à la troisième personne, est ambigu. Il est interprétable comme (24'), ou comme (24'') qui peut être à l'imparfait et qui décrit une réaction possible.

(23) Tu peux dire à Paul d'entrer

(24) Il peut dire à Paul d'entrer

(24') Qu'il dise à Paul d'entrer

(24'') Il est possible qu'il dise à Paul d'entrer

l'interrogation filtre la valeur de pouvoir qui n'admet alors que l'interprétation 'il est possible (permis) que'. Toutefois, avec un contexte très

fortement déterminant, La question prend une valeur de demande polie (tu peux venir ?) signifiant je désire que tu viennes). Dans ce dernier cas, c'est l'interlocution qui contraint l'interprétation de l'énoncé.

(25) tu peux faire tes bagages ? (tu y arrives ? tu en as le temps ?)

(26) tu peux faire tes bagages ? (tu peut te préparer ?)

(27) tu peux faire tes bagages ? (tu en as le temps ! etc .)

(28) tu peux faire tes bagages ? (pars !)

Les énoncés (25) et (27) illustrent l'interprétation en termes de possibilité/permission . Les énoncés (26) et (28) montrent les effets rhétoriques qui peuvent se greffer sur l'interprétation `impérative`. Avec certains prédicats, cette valeur impérative est quasiment obligatoire. Cependant, des modifications du prédicat (notamment des localisations temporelle voire spatiales qui opèrent un déplacement par rapport au repère situationnel- origine). comme dans l'énoncé (29'), peuvent rendre difficile cette valeur impérative.

(29) Tu peux compter dessus

(29') Tu peux compter dessus dès le mois de septembre (mais, aujourd'hui ...)

(30) Ecoute, tu peux avoir confiance

(31) pour ça tu peux être tranquille

(32) ça, vous pouvez en être sûr

La comparaison des énoncés (30) et (33) montre que pouvoir en (33) ne provoque pas une atténuation et ne constitue pas une marque de politesse (l'énoncé (33) correspond à une 'deuxième personne': il s'adresse à l'interlocuteur). En (33), c'est donc Monsieur qui porte la marque de politesse. D'ailleurs, en (30) on peut insérer après écoute une interjection qualifiable de "grossièreté", ce qu'il est difficile de déclarer forme affaiblie.

(33) Monsieur peut avoir confiance

Nous poserons comme hypothèse que la valeur impérative n'est pas constitutive du sémantisme de pouvoir mais qu'elle est un effet rhétorique lié au

mode de repérage par rapport au repère situationnel- origine . On sait, au moins depuis Damourette et Pichon et ce qu'ils appellent la 'toncalité', que l'activité langagières consiste, entre autre, à poser une origine (voir plusieurs articulées entre elles) et à construire des écarts (avec ou sans 'coupure' pour reprendre un terme de A. Culioli) à partir de cette origine. Ces modes de repérage entraînent des effets rhétoriques en fonction des agencements produits.

A la forme négative, nous aurons des énoncés du type de (34) ou (35) qui ont eux aussi une valeur impérative. La tentation est forte, cependant, de les dissocier, dans l'analyse, des énoncés (28) et (32).

(34) Tu peux pas rester comme ça

(35) Tu peux pas attendre là, sans rien faire

Observons pour quelle raison on pourrait réaliser la dissociation énoncée ci-dessous . A (34) et à (35) on peut associer des énoncés (évaluatifs) comme c'est pas permis (de voir ça/ d'être comme ça) ou t'as pas le droit ou encore c'est pas possible une chose pareille . De là, on pourrait en déduire que pouvoir, en (34) et en (35), a une valeur de possibilité ou de permission incompatible avec l'effet rhétorique qu'est la valeur impérative. Mais nous rejetterons cette procédure explicative parce qu'elle assimile bijectivement des énoncés à des valeurs sémantiques en prenant le lexique de ces énoncés comme s'il était transparent sémantiquement .Il y d'ailleurs là un obstacle, qu'il n'est pas toujours aussi aisé d'apercevoir, qui montre que les classes de paraphrases d'un énoncé donné doivent être construites avec soin. Nous attribuerons donc à (34) et à (35) une valeur impérative.

Je voudrais terminer sur quelques exemples dont le statut théorique est encore peu claire mais qui sont tous liés à des effets rhétorique.

(36) Il peut avoir peur

L'énoncé (36) est ambigu. Il peut signifier soit il est possible qu'il ait peur ( dans un cas donné ; ça peut arriver ), soit il y a de quoi avoir peur. On trouve de nombreux exemples de ce type: il peut souffrir (avec une telle blessure), il

peut dormir (il est tellement fatigué), etc. Si la première interprétation entre dans le cadre des valeurs 'possible/ permis', ce n'est pas le cas de la seconde qui a incontestablement une valeur rhétorique (ce qui signifie pas que les valeurs 'possible/ permis' soient incompatibles avec des effets rhétoriques).

On a dans la seconde interprétation de (36) une sorte de 'haut degré' que l'on retrouve en (37) et en (38):

(37) Ce qu'il peut souffrir ! (c'est inimaginable)

(38) Tu n'imagines pas ce que (à quel point) tu peut avoir raison

remarquons qu'en (37) on peut avoir peut, put, a pu, pouvait, mais non pourra parce que (37) est constatif.

Dans l'énoncé (39) où réfère à un objet à vendre, pouvoir est remplaçable par avoir beau. Cet exemple n'est pas sans analogie avec ceux où l'on rencontre toujours.

(39) il peut offrir 100 millions, il ne l'aura pas

Complétons cette énumération par quelques exemples qui illustrent à la fois des convergences et des divergences entre les propriétés:

(40) Si je compte sur lui, je peut toujours courir

(41) Si je compte sur lui, je peut toujours attendre

(42) Si je compte sur lui, je peut attendre toujours longtemps

(43) Si je compte sur lui, je peut attendre des jours et des jours

(44) Si je compte sur lui, je peut bien attendre des jours et des jours

(45) Si Paul vient, je peut bien attendre quelques minutes

(46) Si Paul vient, je peut attendre longtemps

(47) Si Paul vient, je peut toujours attendre

Alors qu'en (41) on a une construction parallèle à celle de (40), en (42) et en (43), pouvoir attendre change de valeur. L'énoncé (44) est difficile, certainement parce que je peut bien attendre suppose que le temps à attendre n'est pas très long eu égard au résultat: la concession n'est pas très importante. Avec je pourrais en (44) et en (46), bien devient possible. En (45), si l'on remplace je

peut par je pourrais on obtient une interprétation totalement différente analogue alors à celle de l'énoncé (47) qui est "paraphrasable" par dans le cas où 'Paul vient' alors la conséquence en sera 'je peux toujours attendre', l'énoncé (45) étant lui "paraphrasable" par dans le cas où 'Paul vient' je peux (je veux bien) attendre quelques minutes. l'énoncé (46) a, du fait de son ambiguïté, la possibilité de recevoir aussi une interprétation de cet ordre.

Ce panorama des valeurs sémantiques et des valeurs rhétorique de pouvoir ne serait pas complet sans encore, au moins, deux énoncés:

(48) Tu peux parler !

(49) Tu peux rire, toi !

L'énoncé (48) est "paraphrasable" par tu peux toujours parler, ça ne sert à rien alors que l'on n'aura pas tu peux toujours rire, ça ne sert à rien . De même, (49) peut signifier tu ne perds rien pour attendre, interprétation que l'on n'attribuera pas à (48). Cependant, (48) et (49) sont susceptibles de recevoir une même signification: tu es mal placé pour parler (rire). Ces deux exemples sont intéressants à la fois pour leur ambiguïté et parce qu'ils échappent totalement à la trilogie sémantique classique.

On aura remarqué que les effets rhétoriques ne sont pas liés à une impossibilité d'attribuer à pouvoir l'une des valeurs 'capacité', 'possibilité' ou 'permission'. Il ne s'agit donc pas d'une quatrième valeur qu'il conviendrait d'ajouter. Toutefois, l'effets rhétorique n'est pas non plus un ajout, quelque chose qui serait donné au sémantisme, de sur croit.

A vrai dire, il est difficile de déterminer pour pouvoir une valeur sémantique homogène. cela peut être dû à l'aspect auxiliaire de ce verbe (nous parlerons ici de 'verbe auxiliaire' et non de 'verbe auxiliaire' parce que les verbes concernés ne forment pas une classe d'emplois fermée, ce sont des verbes qui-dans certains contextes-fonctionnent comme auxiliaires) .

Une description homogène de pouvoir supposerait que l'on se donne des opérateurs sinon formels du moins dotés d'une certaine consistance naïve.

A partir de ces opérateurs, on peut tenter de décrire d'une part une valeur stable pour le sémantisme de pouvoir et d'autre part les modes d'effectuation en contexte de cette valeur stable. On est renvoyé ici à des questions proches de ce qui a été appelé "effectivité" en logique et recouvre "les bonnes propriétés d'un calcul" (d'où l'idée "d'effectuation en contexte de la valeur stable"). Une telle démarche semble incompatible avec les notions d'illocutivité (qui dominerait la sémantique) et de perlocutivité (qui serait à la croisée de la linguistique et de la rhétorique).

La complexité du sémantisme de pouvoir montre que l'on ne saurait ignorer au niveau syntaxico-sémantique les effets de l'ordre de la rhétorique. Cela n'a pas pour corollaire un principe d'annexion de cette discipline mais plutôt une incitation au bon voisinage.

Il convient alors d'éviter l'accroissement non contrôlé du domaine de la linguistique (comme on l'a vu avec les discussions sur "objet-texte") pour tenter de saisir les paramètres effectivement en jeu- fussent- ils rhétorique- dans la description. Cette dernière remarque a surtout une importance stratégique: éviter le découragement qui ne conduirait qu'à l'abandon si l'on pense que tout ça, ça ne sert à rien`, comme dans l'exemple (50).

(50) Qu'est- ce que ça peut (bien) faire, tout ça ...

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUE

- BLANCHE' (R.) : Le raisonnement . Paris : PUF, 1973 .
- BOURDIEU (P.) : Ce que parler veut dire . paris : PUF, 1982 .
- CULIOLI (A.) : "valeur aspectuelles et opérations énonciatives : l'aoristique" . j. David, R . Martin eds : La notion d'aspect . Paris : Klincksieck, 1980 .181-193 .
- FLAHAUR (F.) La parole intermédiaire .Paris : Seuil, 1978 .
- FRANCKEL (J.J.) : "toujours" . BULAG N° 8 (1981) . 135-155 .
- HOFMANN (T.R.) : "Paste tense replacement and the modal system" . Harvard Computation Laboratory, 1966 . Trad . Frse : Langages n° 14 (1968) .
- JACKENDOFF (R.J.) : Semantic Interpretation in Generative Grammar Cambridge, Mass : MIT Press, 1972 .
- MEUNIER (A.) : "Points de repère historiques pour l'étude de modalité".  
DRLAV n° 21 (1979) . 17-24 .
- PERRET (D.) : "Les verbes 'pouvoir' et 'vouloir' dans les énoncés de proposition" .  
Langue française n° 21 (1974) . 106-121 .
- Ross (J.R.) : "Where to do things with words" . P. Cole, J.L . Morgan eds :  
Speech Acts . New-York : Academic Press, 1975 . 233-256 .
- ROULET (E.) : "Modalité et illocution" . Communication n° 32 (1980) .  
216-239 .
- SEARLE (J.R.) : "Indirect speech acts" . P.Cole, J.L . Morgan eds : Speech Acts  
New-York : Academic Press, 1975 . 59-82 .
- SUEUR (J.P.) = "Etude sémantique et syntaxique des verbes devoir et pouvoir" .  
Thèse de troisième cycle . Université de Paris X, 1975 .
- SUEUR (J.P.) : "Une analyse sémantique des verbes devoir et pouvoir" . Le  
Français moderne 47 : 2 (1979) . 97-

# DISCOUR DE LA RUSE ET RUSES DU DISCOURS

*GEORGES VIGNAUX C.N.R.S.*

*Département de recherches linguistiques*

*Université de Paris VII*

Il en est de la ruse comme de l'histoire: histoire elle-même, associée à toutes les histoires, Les fondant, marquant les traditions aussi bien que créant les empires ; elle n'a jamais cessé d'être moteur du politique et 'intelligence' du monde. Depuis les Grecs au moins en ce qui concerne, et ce qu'ils rangeaient ainsi des jeux et stratégies humaines sous le terme de 'métis', M. Détiéne et J.-P. Vernant, ont tenté, au prix d'un travail considérable <sup>(\*)</sup>, d'approcher des significations et des phénomènes évoqué là . Etrange et complexe réalité en effet

"La réalité que nous nous efforçons de cerner, écrivent-ils, se projette sur une pluralité de plans, aussi distincts les uns des autres que peuvent l'être une théogonie ou un mythe de la souveraineté, les métamorphoses d'une divinité aquatique, les savoirs d'Athéna et d'Héphaïstos, d'Hermès et d'Aphrodite, de Zeus et de Prométhée, un piège pour la chasse, un filet de pêche, l'art du vannier, du tisserand, du charpentier, la maîtrise du navigateur, le flair du politique, le coup d'œil expérimenté du médecin, les roueries d'un personnage retors comme Ulysse, le retournement du renard et la polymorphie du poulpe, le jeu des énigmes et des devinettes, l'illusionnisme rhétorique des sophistes".

---

<sup>(\*)</sup> M .Détiéne et J.-P . Vernant . Les ruses de l'intelligence . La métis des Grecs Paris, Flammarion, 1974 .

Tout y est ou presque. Depuis l'habilité technique que d'aucuns nommeront dextérité, Le savoir-faire, le 'coup de main', jusqu'aux tromperies, aux dissimulations et aux pièges du discours qui vous mènent à des convictions inattendues, au prix d'arguments plus ou moins fallacieux. Sans doute, peut-on se dire qu'il s'agit à chaque fois de circonstances habilement utilisée ou détournées. Sans doute encore, peut-on considérer que la ruse à chaque fois n'est qu'affaire de moyens et qu'il suffit de recenser ceux –ci . Detienne et Vernant ne sont pas de cette opinion et ils ont incontestablement raison. C'est pour eux: "une grande catégorie de l'esprit, liée à des conditions de lieu et de temps". Bien sûr, il importe de "préciser son mode d'organisation et d'action, la série des procédés suivant lesquels elle opère, les règles logiques implicites auxquelles elle obéit. "Mais au terme de ces enquêtes et de ces analyses, on est bien en présence d'une "catégorie mentale" et non pas d'une notion. Opérateur donc, jouant sur divers registres, plutôt que simple catalogue d'opérations. Systématique souple témoignant à chaque fois d'un projet renouvelé et non pas de recettes qui auraient été par ailleurs, auparavant, éprouvées.

"Car les formes d'intelligence rusées, d'astuce adaptée et efficace que les grecs ont mises en œuvre dans de larges secteurs de leurs vie sociale et Spirituelle, qu'ils ont hautement valorisée dans leur système religieux (...) ne font jamais l'objet d'une formulation explicite, d'une analyse en terme de concept, d'un exposé suivie d'ordres théorique. Il n'y a pas de traités de la métis, comme il y a des traités logiques, ni de systèmes Philosophique construits sur les principes de l'intelligence rusée . La Présence de la métis au sein de l'univers mental des Grecs PEUT BIEN Etre déchiffrée dans le jeu des pratiques sociales est intellectuelles pensée, un mode du connaître; elle implique un ensemble complexe, mais très cohérent, d'attitudes mentales, de comportements intellectuelles, qui combinent le flair, la sagacité, la prévision, la souplesse d'esprit, la feinte, la débrouillardise, l'attention vigilante, le sens de l'opportunité, des habiletés diverses, une expérience longuement acquise:

elle s'applique à des réalités fugaces, mouvantes, déconcertantes et ambiguës, qui ne se prêtent ni à la mesure précise, ni au calcul exact, ni au raisonnement rigoureux".

Il y a ainsi de tout dans la ruse, mais jamais, en aucun cas, de la simple tromperie, au sens de cette 'bourberie' dont l'opinion commune connote aujourd'hui le mot. À l'occasion cependant, administrativement toute ruse même la plus triviale, implique ainsi à la fois: un sens des affaires dans des calculs achevés ou un raisonnement intangible: 'souplesse de l'esprit'; compréhension immédiate des réalités en jeu 'attention'.

Jeu de l'esprit, du savoir, de l'habileté et de l'expérience donc mais jeu aussi des compositions que l'on saura à propos opérer justement en fonction de ce que l'on sait et de ce dont on dispose, en regard de ce que l'on voit ou qu'après tout, on peut prévoir. Non pas, le faux-semblant, le mensonge ou la dissimulation, mais une pratique commune et permanente, une catégorie essentielle de nos actions, de nos comportements et de nos pensées, qui met en cause ainsi quotidiennement, aussi bien la guerre et le politique que le sentiment et la vie sexuelle, le pouvoir ordinaire, la création, l'imagination.

Faut-il rappeler que la civilisation hellénique a inventé le théâtre et sa manifestation supérieure: la tragédie? Et que dans cette tradition. L'acteur est l'ypocrite", à savoir celui qui joue un personnage convaincant? Que cette civilisation demeure ainsi donc source de nos discours et des formes de leurs mises en scène? Mais la leçon porte plus loin: la ruse, c'est ce qui épargne ou s'oppose à la violence, ce qui économise l'effort, évite la brutalité stupide. C'est la ruse de l'intellectuel contre le pouvoir, la ruse de l'opprimé à l'encontre d'une domination, la ruse de l'Etat encore et de son administration. Il semble ainsi que depuis toujours, avec des boheurs divers et selon des procédés semblables et réguliers au-delà même de leur diversité, une casuistique infirmulée ait permis aux hommes de dourner les règles qui ne leur convenaient pas.

De même les animaux, les insectes, les mollusques connaissent et pratiquent le camouflage. Ainsi l'art de la guerre enseigne depuis toujours comment tirer parti d'un accident de terrain, d'une faiblesse de l'adversaire. Ainsi encore, la vie quotidienne nous impose à chaque instant de tirer parti de l'événement, d'investir dans des possibles, des virtuels, des non encore accomplis. Hasards et contraintes: la ruse nous permet, face à ces circonstances, de ménager ou de créer nos propres espaces de liberté.

D'où l'importance du travail de mise au jour et d'explicitation accompli par Detienne et Vernant, sur la genèse même du système mythique grec. Ce qu'ils font apparaître, ce sont les formes de la conquête de pouvoir chez les dieux, particulièrement chez Zeus, dont la naissance n'est due qu'à une ruse: sa mère donne à Kronos, engloutisseur de ces enfants, un pavé à manger au lieu du fils qui lui ôtera un jour sa puissance. Et Zeus lui-même, plus tard, va épouser la déesse de la ruse, cette fameuse Métis, qu'il finira par dévorer, ayant pris autre femme mais surtout accaparant par là son pouvoir de simulation; Athéna, sa fille, engendrée par lui-même parce qu'en germe dans le ventre de Métis ainsi engloutie, pourra alors allier la raison à la ruse. Symbolique prodigieuse des origines du monde. Qu'on ne s'étonne par alors que la seiche devienne dans cette trame initiatique et mythique, l'animal choisi par excellence, car porteur de la charge la plus puissante de symboles, matrice de spéculation, modèle donc de procédure pratiques.

Tout ceci évoque l'observation pertinente de G. Dumézil, pour qui le mode d'action d'une figure divine est plus important que la liste des lieux où s'exerce cette action et celle des événements qu'elle suscite. La figure mythique est ainsi une matrice d'expérience, une sorte de moule ou de forme pure qui va innover, orienter des contenus divers et de là, organiser la vie. Non pas qu'il s'agisse de 'bon sens'. j'ai dit prédominamment l'inanité dans telle notion. Mais de pratique et d'intelligence quotidiennes.

"Dans le royaume des dieux soumis à l'autorité de Zeus, la métis est pour ainsi dire la chose du monde la mieux partagée ; non parce qu'elle serait comme le bon sens également accordée à tous les habitants de l'Olympe, mais parce que la répartition des pouvoirs, entre les différentes figures du panthéon. Entraîne inévitablement une certaine dispersion des formes de l'intelligence. Polymorphe et diverse, la métis trouve à s'appliquer dans les multiples savoirs dont les dieux sont titulaires. Mais cette dispersion va de pair avec une limitation concertée de la métis dont chacun peut disposer."(\*)

Ne retrouve-t-on pas ici ce qui, d'une œuvre à l'autre, traverse bien des siècles, noté, approché, suggéré, entrevu par des poètes ou des Philosophes? comment si, je l'ai dit, l'amour et la terreur de la géométrie avait à ce point intimidé au'il fallût rejeter toute autre forme de savoir, d'intelligence ou d'expérience? Comme si tout ce qui ne se donnait pas comme réglé aux codes d'une expression, rhétorique bien sur, se rangeait dans le flou et l'inquiétude.

Et portant ce type de comportement, abondamment illustré d'Ulysse à Socrate explique peut-être bien davantage le développement historique de l'intelligence humaine qu'il n'en est la manifestation déviante. Ainsi de ce que le philosophe Ernst Bloch nomme 'utopie, c'est –à-dire l'anticipation de l'expérience par la pensée, ou l'imaginaire, Comme si toujours, l'humanité, soucieuse de tromper les dieux, le sort le destin s'était donnée la ruse aux fins de maintenir, quelle que soient les vicissitudes, l'identité culturelle des sociétés qu'elle compose.

De même, du 'double jeu' des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, ou en core de la 'distanciation', comme on l'a vu, chez Brecht, visant à produire, et particulièrement dans un monde stalinien, sans donc provoquer de sanction, la seule figure esthétique possible: l'art du détour Art du détour qu'emprunte la liberté masquée, art analogue à-celui de la casuistique théologique, mais art aussi

---

(\*) Detienne et Vernant. Ibid.

éternel, du peintre, du musicien, de l'écrivain s'efforçant de détourner des apparences ordinaires pour faire mieux voir, autrement comprendre.

"On est donc en droit d'attribuer au paros personnifié d'Aleman un rôle analogue à celui qui a été généralement reconnu à Tékmor par les commentateurs. dans l'obscurité (skotos) du ciel et des eaux originellement confondus; il introduit des voies différenciées rendant visibles de l'espace orientant une étendue d'abord dépourvue de tout tracé et point de repère, aparon kaiatkmarton "Cette symétrie fonctionnelle de poros et Tékmor, accompagnant en couple la déesse marine Thétis, se comprend mieux si l'on tient compte de leur association dans un vocabulaire de navigation ou l'art du pilote, sa mêtis, précisément. Relève tout à la fois de la divination et de la science des astres. pour déterminer sa route sur l'étendue indifférenciée de la mer, le navigateur doit la conjecturer d'après les signes que les dieux lui font connaître, en particulier le Cheminement des astres dans le ciel nocturne. [...]

"jour et nuit, lumière et obscurité – une divinité comme Métis est à la fois l'un et l'autre, comme elle est à la fois masculine et féminine. Elle transcende ces oppositions par sa puissance de polymorphie. [...]

"Or la seiche apparaît aux Anciens comme le modèle de l'animal à mêtis. Aristote voit en elle le plus rusé des poissons, panourgotos: Olympe la donne en exemple de vigilance et d'astuce... pour les anciens, la mêtis du poulpe tient d'abord à son pouvoir de polymorphie. Aussi souple et fluide que l'eau où il se déplace, le poulpe épouse les formes des rochers auxquels tour à tour il s'attache. D'avantage, pour mieux se confondre avec eux et rendre sa présence invisible, il en imite la couleur. De même, selon certains, note Aristote, la seiche prendrait la couleur des corps dont elle s'approche."(\*)

---

(\*) Detienne et Vernant. *idid.*, pp. 145-161.

Ainsi, tour à tour, la ruse est cette intelligence du navigateur autant que cette souplesse et cette malléabilité des conduites d'adaptation et de mimétisme qui font le génie et la survie de la seiche. Intelligence de savoir trouver son chemin dans des situations mouvantes, liquides au sens propre et figuré. Astuce et art des repères. Repères qui n'en sont pas toujours mais qui, justement circonstanciels, permettront d'orienter les circonstances et de s'orienter soi-même. Se repérer.

Intelligence encore qui consistera à l'occasion à faire preuve de souplesse, à s'adapter, à éviter l'affrontement, à charmer. Tromper, séduire. non. Tout simplement savoir économiser l'effort, contourner les obstacles, exploiter au mieux ses propres ressources et celles du terrain, des lieux, des moyens. Art de la guerre, art du politique.

La ruse est en effet de la nature même du politique, univers constamment marqué et nécessairement, par l'ambivalence et l'ambiguïté "Le pouvoir se donne comme opérant également au service de tous, mais il est le moyen des inégalités; comme produit de la raison, mais il est fils de l'événement; comme émanation du droit, mais il est générateur d'un droit différentiels selon les catégories ou classes sociales.

Il n'est jamais exactement, nulle part, ce qu'il doit être, et parfois il se cache à lui-même sa réalité."(\*) De même, du point de vue de ceux qui le subissent; de notre point, l'ambivalence du pouvoir politique est permanente: nous l'estimons nécessaire à l'ordre d'une société, barrière contre la violence et toute les 'sauvageries', lieu du sacré que plus au moins nous respectons; mais en même temps, toujours contesté du fait que justement, il ne peut émaner que d'inégalités et être voué à les entretenir. Lieu des apparences, du décalage et des contradictions. Espace donc de la ruse qui trouve là, les conditions mêmes de son existence et de ses actions. Ruse suprême encore de ce pouvoir qui est de se contester rituellement, réuellement, régulièrement, afin d'ainsi mieux se renforcer.

---

(\*) G. Balandier. Ruse et politique. La ruse. Paris. 10-18. 1977.

"Ce procédé des actes à rebours, par lequel le pouvoir se fait désirer et sort ravivé d'épreuves contrôlées, est une ruse fort ancienne. L'histoire de l'Antiquité en révèle déjà l'emploi. Les Kronia grecques comme les saturnales romaines ont un "renversement" des provoqué rapports d'autorité, régénérateur de l'ordre social. Comme Rome, Babylone eut recours à un faux roi et organisa le Retournement des positions sociales au moment de la fête des Sacées. A cette occasion, on pendait on crucifiait l'esclave qui avait tenu le rôle du souverain, donnant des ordres, usant des concubines de la maison royale, s'abandonnant à l'orgie et à la luxure. Ce pouvoir déchaîné se montrait un faux pouvoir, fauteur de désordre et non créateur d'ordre; il faisait souhaiter le retour au règne de la règle".<sup>(1)</sup>

C'est que la ruse consiste particulièrement à se donner comme représentation propre: exposé d'elle-même, image de ce qu'elle n'est de ce qu'on ne souhaite pas. Toute ruse va consister à établir un système de causalités réciproques, le cas échéant antagonistes, de façon à induire un parcours souhaité, mais surtout présenté comme souhaitable. jeu du discours et des raisons ainsi graduellement, voire simultanément avancés, jusqu'au "mot de la fin". Et c'est ici que l'essentiel de la représentation transparait: se donner à voir pour voir autre chose. Théâtralité profonde du discours. C'est mon propos.

Dans la société de cour, don't disserte Baltasar Gracian<sup>(2)</sup>, au sommet est le roi, représentant suprême et sacro-saint, quasi intouchable. Cause de toutes les causes, il ne peut donc être lui-même représenté par un autre. On ne peut le "mettre en cause". Il est bien le mot de la fin. Si alors, la machine vient à se bloquer, il faudra bien trouver un discours de ruse permettant de contourner l'obstacle. Autrement dit: sur l'échelle des signes gravitant autour de signe-roi, attribuer à l'un de ces signes la responsabilité qui n'est pas la sienne:

---

<sup>(1)</sup> G. Balandier. Ibid., p. 28

<sup>(2)</sup> L'homme de cour. Paris. Champ Libre. 1975.

" La vie humaine est un combat contre la nature de l'homme même L'homme même.L'homme adroit y emploie pour armes les stratagèmes de l'intention.il ne fait jamais ce qu'il montre avoir envie de faire...Celui donc qui veut se garder d'être trompé prévient la ruse de son compagnon par de bonnes réflexions...Et puis quand son artifice est connu,il raffine sa dissimulation en se servant de la vérité même pour tromper...Son artifice est de n'en avoir plus et toute sa finesse est de passer de la dissimulation précédente à la candeur...Celui qui l'observe...déchiffre un procédé d'autant plus caché que tout y est sincère."<sup>(3)</sup>

Ruse du discours qui s'assume comme ouvertement rusé,dès qu'il a été ainsi compris. Dire,ne pas dire.Dire,en trop dire revient à ne pas dire. Ruse du sujet énonciateur qui accorde là que son discours soit d'artifice et qui, levant toute dissimulation,s'assure de 'brouiller les pistes'. Rien'est plus désarmant qu'une ruse avouée.jeu du discours qui s'offre l'innocence redoutable d'avouer son propre jeu.Stratégie essentielle du 'donner à voir'et d'ainsi confondre les représentations.

Ruse encore d'une géométrie d'essence proche du cartésien.Montrer les méandres et les projets de son discours revient à pouvoir imposer avec d'autant plus de force l'intention par là entrevue.Révéler une construction c'est introduire l'autre dans cette construction même et ainsi mieux le capturer.Le raffinement ici consiste à se servir de la totale vérité pour cacher une totale dissimulation. Ceci pour maîtriser l'autre faire aimer à l'esclave l'esprit même de son esclave,au trompé le mode même de ce qui le trompe et l'asservit.Mais cette ruse du sujet peut aussi se tourner contre lui si l'on songe à la temporalité des discours et des actes ici nécessairement imbriqués.il s'agit toujours d'un temps linéaire: délibération, décision, exécution.De lors, tous, l'ensemble des sujets concernés,agissons dans le même temps factice,programmé,celui de la cour, celui d'une situation close, ce temps linéaire rassemble fictivement tout les

---

<sup>(3)</sup> Baltasar Gracian.Op.Cit.,p.12.

sujets,necessaire à la constitution du sujet rusé et du couple asservissement dépendance.L'exploiteur devient alors aussi l'exploité,victime du contrat de dépendancequ'il établit.

Cette ruse du sujet survit toujours,quotidienne dans notre monde politique et administratif, univers de castes et donc de monarque locaux,affublés de cours factices.Les modernes recherche opérationnelle,don't le parlerai,et théorie des jeux,dont j'ai parlé, ne sont d'ailleurs que la traduction dite 'scientifique'de cette ruse psychologique, machiavélique et cartésienne.

Ainsi s'éclaire peut-être ce que je m'efforçais précédemment d'exposer des dangers de la géométrie.C'est une grande et opportune tromperie du discours que de se donner à l'occasion, comme rationnellement agencé,nécessairement prouvé étape par étape,dans son projet.

De jouer ainsi d'apparentes clairvoyances nommées évidances,d'un 'bon sens' supposé de sa construction, celle-ci alors avancée comme simplement transparente des architectures des choses et du monde.Encore une fois :danger de la géométrie. Terreur positive.Ruse du lion et du renard(4).Monter sa force pour se moquer des loups,les effrayer.Etre lion.Mais savoir aussi éviter les pièges et les filets où tombe le lion.Etre renard donc.

Ainsi le discours de la ruse 'ouverte', déployant ses géométriesTerreur positive.Ruse du lion et du renard<sup>(4)</sup>.Montrer sa force pour se moquer des loups, les effrayer.Etre lion.Mais savoir aussi éviter les pièges et les filets où tombe le lion,Etre renard donc.

Ainsi le discours de la ruse 'ouverte',déployant ses géométries,tient des ruses du lion et de celles du renard: bousculant par la terreur de sa 'vérité'assumé tout ce qui serait en mesure de la contredire,esquivant tout ce qui pourrait venir à

---

(4) "Sendo dunque uno principe necessitato sapere bene usare la bestia, debbe di quelle pigliare la golpe e il lione; perché il lione non si defende da lacci, la glope non si defende da lupi. Bisogna adunque essere golpe a conoscere e lacci, e lione a sbigottire e lupi."  
N.machiavelli. Il principe. Mursie, Milano, 1969

l'enserrer, le réduire. il nous impressionne et nous réduit. Ruse cartésienne. Discours du politique qui se prétend clair et évident.

Mais en fait, il ne s'agit que du discours d'un sujet qui se prétend concurrentiel, querelleur et qui doit empêcher toute puissance des autres aux fins de se maintenir. Discours: faire en sorte que soient réduits d'autres discours, surtout antagonistes, politique. jeu suprême des ruses du discours. Comme le remarque à ce propos Claude Lefort<sup>(5)</sup>:

"Que la représentation du machiavélisme concerne, non seulement le changement du statut de la politique à la naissance de la société moderne, mais le changement du sujet ou, à plus rigoureusement parler, qu'elle montre que la question du statut de la politique et celle du statut du sujet sont étroitement liées, peut-être doit-on en trouver le signe le plus sûr dans la fiction qui ouvre les médiations cartésiennes. Ne faut-il pas en effet apprécier à la lumière du mythe politique l'hypothèse qui fonde le Cogito ?"

Est-il contestable en effet que l'argument du Cogito ne s'apparente au procédé machiavélique qui fonde et assure le sujet? A vrai dire, et pour tout discours, l'acte essentiel n'est-il pas de se poser et de s'affirmer comme discours d'un sujet? Droit de qui énonce ainsi le premier et de ce qu'il énonce. Droit encore, comme précédemment le revendiquer Paul-Louis Courier, d'avancer sa propre opinion de la revendiquait comme telle, évidente, naturelle. En ce sens, effectivement, le cogito initial cartésien est tout autant de l'ordre de l'évidence banale que celui du politique. il ne suffit que de poser une origine pour en géométriser les conséquences et cette ruse est éprouvée.

De la plupart des discours et de leur ruses, le système représentatif qui les sous-tend reste bien le même: établir, depuis une origine, des chaînes causales de représentés et de représentants. Tantôt ce sommet, cette origine, est posée comme intangible voire sacrée, tantôt elle ne l'est plus et on peut l'atteindre. Mais c'est encore ruse que d'offrir à autrui logiquement l'apparence de pouvoir

---

(5) Le Travail de l'Œuvre Machiavel. Gallimard, p.7

reconstituer un agencement dit naturel de causes à conséquences. Et l'essence de cette ruse, c'est que le sujet énonciateur du discours se constituant lui-même comme libre devient, de ce fait, entièrement dépendant de l'audience qu'il vise, de la cour qu'il brigue. Tout discours à ambition publique est ainsi discours de ruse: ruse de l'innocence qu'il prétend, ruse de la liberté invoquée, mais en vain, vis-à-vis d'un auditoire déterminé, ruse de poser un langage-origine qui ne serait rien d'autre et de se donner comme simple construction de raisons à elles-mêmes suffisantes.

De toutes les ruses, la géométrie est une des plus efficaces. On l'a vu. Car discours de règles, elle s'offre l'opportunité de n'en point poser au départ, comme s'il ne suffisait que de commencer. Evidente. Bon sens. Théâtre d'une certaine représentation. Stratégie.

#### D'UNE RUSE EXEMPLAIRE

Ces quelques remarques me paraissent devoir s'illustrer au travers d'une historiette de ruse, remarquée au détour d'un texte célèbre de la littérature picaresque espagnole du XVI<sup>e</sup> siècle, texte dû à un auteur anonyme et intitulé: *Lazarrillo de Tormes*(\*).

Voici le texte de cet extrait, dans une traduction respectant la saveur de l'original:

"Or, passant en un lieu qui se nomme Almorox, au temps où l'on cueille les raisins, un vengeur donna à l'aveugle une grappe en aumône. Et comme les paniers des vendangeurs sont d'ordinaire maltraités et que le raisin en ce temps est très mûr, la grappe s'égrenait entre ses doigts. La mettre dans sa besace, il ne le pouvait pas, car les grains se seraient tournés en moût et eussent tout gâté à l'entour. Il résolut donc de faire un festin, autant parce qu'il ne pouvait pas emporter la grappe que pour se réconforter, car il m'avait, ce jour-là, donné force coups de genou et de hanches. Nous nous assîmes sur un talus et il me dit: "je veux user à ton égard d'une libéralité. Nous

---

(\*) Paris, Aubier. Flammarion, Collection bilingue.

mangerons tous deux cette grappe, don't tu auras la même part que moi, et nous la partagerons ainsi: tu piqueras une part que moi, et nous la partagerons ainsi : tu piqueras une fois,et moi l'autre, mais à condition que tu me promettes de ne prendre à chaque fois qu'un grain.Moi ferai de même jusqu'à ce que nous l'achevions, et de cette manière Il n'y aura nulle fraude."Le pacte conclu, nous commençâmes.mais incontinent, au deuxième tour, le traître changea d'avis et commença à prendre deux grains à la fois, considérant que je devais faire de même. Moi, dès que je vis qu'il contrevenait à l'accord, je me contentai pas d'aller de pair avec lui,mais j'en prenais davantage, deux par deux,trois par trois,et le plus que jr pouvais."La grappe finie, il resta un moment avec le rafle dans la main.branlant la tête,et dit:"Lazare, tu m'as trompé.je jure Dieu que tu a mangé les grains trois par trois.Non pas,répondis-je, mais pourquoi soupçonnez-vous cela? "Et le rusé aveugle dit: "A quoi je vois que tu les mangeais trois par trois? C'est que je les mangeais deux par deux et que tu ne disais rien. "je ris intérieurement et quoique enfant, je notai le fin raisonnement de l'aveugle."

Et voici l'analyse que j'en proposerai,compte tenu des étapes qu'il m'a semblé bon de suivre à ce propos:

#### 1°Etat de la situation:Données initiales

Ce que d'aucuns aujourd'hui nommairaient: 'analyse du terrain'.

En fait, il s'agit de reconnaître les arguments du texte et plus précisément,son argument, au sens du scénario.Récit des événements successifs: actions, acteurs de ces actions . Que le lecteur me pardonne d'abrégé ceci :

- grappe trop mure → manger tout de suite  
impossible à garder dans la besace
- mauvaise traitements précédement infligés à Lazarillo
- Décision de faire un festin et libéralité à Lazarillo
- Manger tous les deux la grappe

-Même part que moi\*

- "tu piqueras une fois moi l'autre" [tour à tour un grain chacun]

-A chaque fois un grainss  
chacun

-Un premier tour respecté

2<sup>e</sup> tour : l'aveugle ne respecte pas : deux grains à la fois

- Lazarillo voit →contravention Prend 2 par 2, 3 et plus

- Grappe finie, l'Aveugle →tu as mangé 3 par 3

(puisque moi 2 x 2)

- Je les mangeais 2 x 2 et tu ne disais rien

2° Développement de cette reconnaissance des argument en termes de mises en présences "l'un à l'autre".

Il s'agit bien de repérer et marquer ici les couples d'arguments successivement construits dans la chronologie du récit. Couples de présences simultanées. Présence coïncidente d'un acteur et de son action Origine de cette action et type d'événement induit/ Moment temporel dans le déroulement des faits et situation ou événement associé à ce moment. Tels peuvent être les différents cas de ces couples de mises en présence construits par l'auteur du récit. Ce faisant, j'évoquerai comme source d'inspiration de ce mode d'écriture G.H. Von Wright, (\*) pour qui procéder de la sorte signifie établir des couples du type: "lorsque je considère/ "j'ai alors". La barre oblique ne signifie alors rien d'autre que cette mise en présence et n'a en cas la valeur de conséquence ou d'implication au sens logique du terme.

Voici donc les mises en présence essentielles du texte :

-Aveugle/ mauvais traitement récents à Lazarillo,

-Aveugle/ décision de libéralité/ partager la grappe,

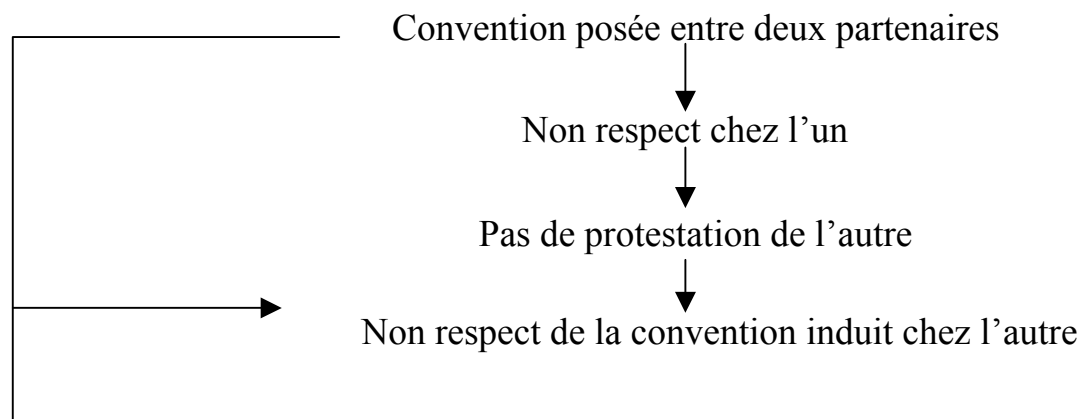
-Partager/ même part chacun,

---

\* (\*) Logical Studies.London,Routledge and Kegan,1967.

- Condition/ chaque fois un grain à tour de rôle,
- 2è tour/ contrvention de l'aveugle: deux grains à la fois,
- 2è tour/ Lazarillo voit ceci et ne dit rien,
- 2è tour/ Contravention de Lazarillo: deux, trois grains à la fois,
- 2è tour/ l'aveugle ne voit pas et ne dit rien,
- La grappe se finit/ Lazarillo n'a rien dit jusqu'au bout,
- La grappe se finit/ l'aveugle n'a rien dit jusqu'au bout,
- La grappe finie/ l'aveugle dit : Tu m'as trompé" .

Ceci induit le premier schéma suivant:

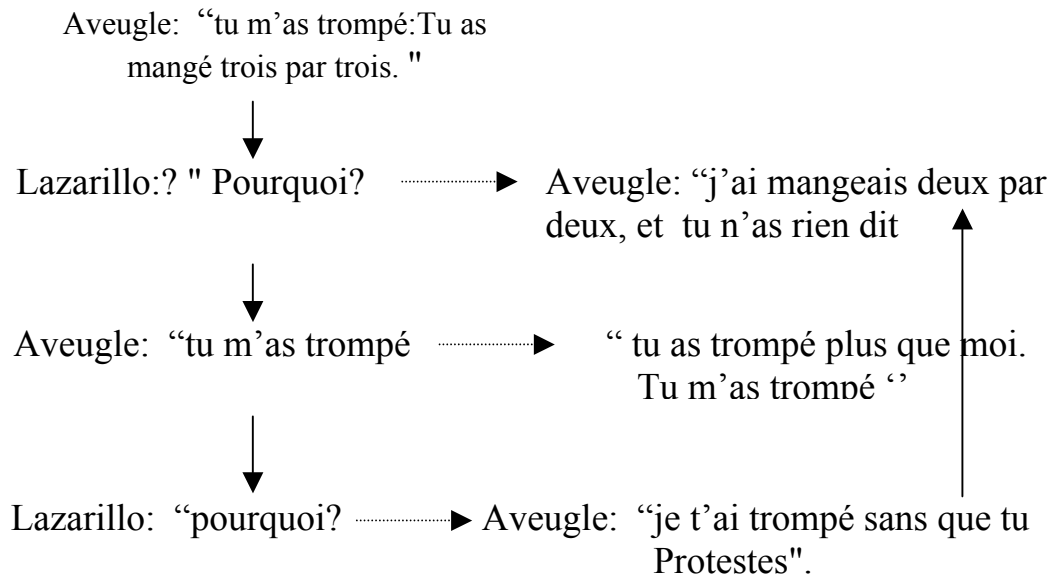


Et une première observation en guise de jugement

On peut constater le non-respect d'une convention et protester ou ne pas protester (\*)

En effet:

(\*) Que le lecteur me pardonne l'appartente banale évidence de ceci, mais dans tout ce va suivre, je m'efforcerai au mieux d'établir pas à pas jurisprudence de cette ruse et de la formaliser au prix des réitérations scrupuleuses d'une programmation d'allure quasi informatique.



Si nous reprenons donc l'observation- jugement précédente, on peut s'essayer ici, au jeu du logicien, à formuler quelques axomes:

Axiome1(A1): Une convention entre deux partenaires implique d'être respectée par l'un et l'autre.

Axiome 2(A2): s'il y a transgression, échangée, suppose bénéfice.

Axiome 3 (A3):toute transgression de l'un doit être signalée par l'autre .

Axiome 4(A4): Une transgression non signalée rend caduque la convention.

D'ou le déroulement axionmatique suivant:

- |   |   |
|---|---|
| 1 | A1: il y a invention  |
| 2 | R1 : un grain à chacun à chaque fois (1 <sup>er</sup> règle)      |
| 3 | A2 : il y a transgression et cela suppose bénéfice                |
| 4 | R2 : l'aveugle prend deux grains à la fois (2 <sup>e</sup> règle) |
| 5 | A3 : la transgression n'est pas signalée                          |
| 6 | A4 : la convention est caduque                                    |
| 7 | A2 : il y a transgression et cela suppose bénéfice                |
| 8 | R3 : lazarillo prend 3 par 3 (règle)                              |

Ainsi il apparaît qu'il peut y avoir nécessité d'un second bénéfice lorsqu'un premier bénéfice a déjà été opéré et que ce second bénéfice doit être supérieure

au premier. C'est bien ce que déclare l'aveugle: " Tu as mangé deux par trois puisque j'ai mangé deux par deux. "

D'ou les " théorèmes " suivants:

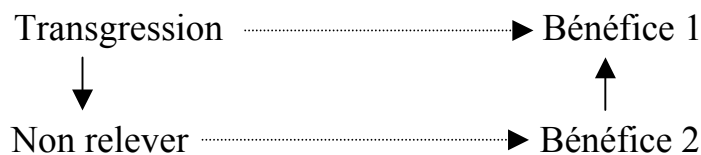
T1: On ne fait pas transgression s'il n'y a pas bénéfice.

T2: Toute transgression permet d'autres transgressions.

T3: Toute bénéfice entraîne d'autres bénéfices.

T4: Ne pas signaler une transgression implique une autre transgression et donc un bénéfice.

Ce qui correspond au schéma suivant:

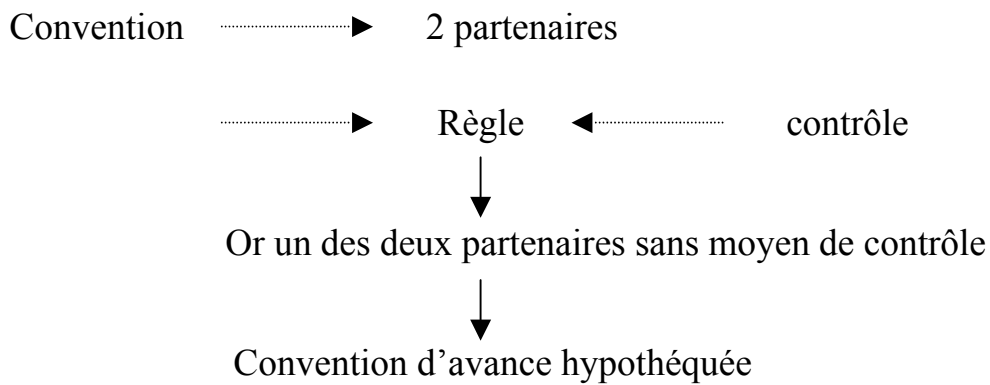


D'autres observations cependant s'imposent si l'on veut, au delà de ces règles brutalement " logiques " mieux comprendre l'essence de la ruse.

Comme toute convention, celle ici présente suppose une règle d'application: que chacun pique que chacun pique à tour de rôle et un grain chacun. Or, nous sommes en présence d'un partenaire d'emblée défavorisé de par sa cécité: l'aveugle. L'un des deux peut voir; l'autre non.

Et rien n'est précisé d'une toute autre espèce de contrôle. Ceci est-il un test initialement établi par l'aveugle pour de la bonne foi de Lazarillo? Ou cela s'explique-t-il par la culpabilité antérieure du même aveugle, telle que le texte la souligne. Peu importe en vérité;

L'argument essentiel en tout cas, apparaît ici l'absence de contrôle de la règle initialement posée. Et cette absence de contrôle est maintenue jusqu'à la fin de la grappe. On peut donc dire que l'aveugle posait d'emblée implicitement une inégalité dans le contrat du fait de n'en stipuler aucun contrôle de déroulement, à fortiori visuel:

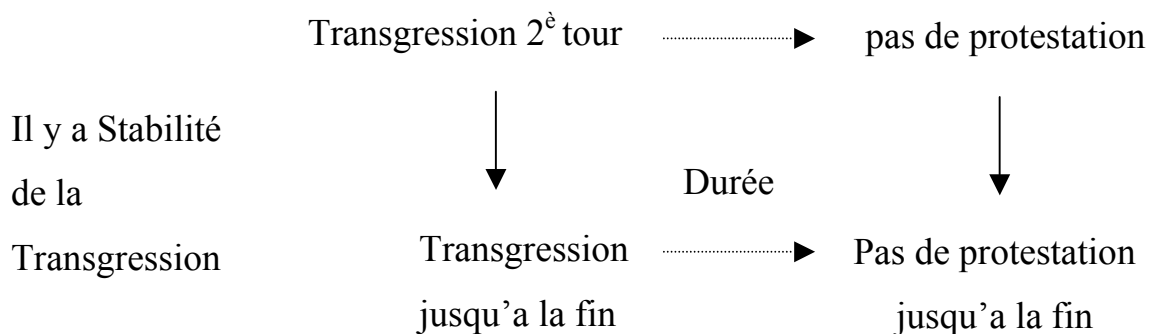


Au niveau de l'établissement initial de la convention, plusieurs stratégies de contrôle étaient en effet ici possibles, et compte tenu même du handicap de la cécité:

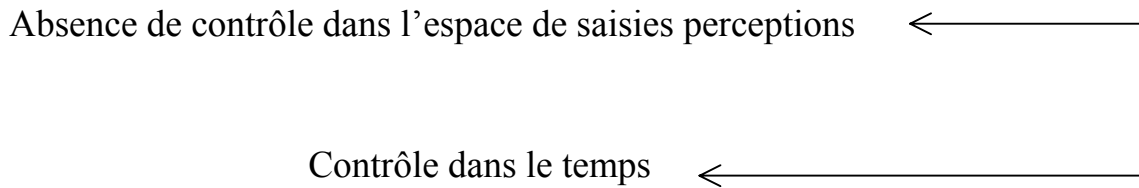
- Contrôle à priori: .....▶ l'aveugle tient la grappe et distribue,
- .....▶ il égrène la grappe et compose deux tas de grains égaux.
- .....▶ il contrôle à chaque fois tactilement la prise de Lazarillo
- Contrôle à postériori: .....▶ il a compté tous les grains au départ et calcule rétroactivement.

Or, aucun contrôle ni à priori ni à postériori n'est effectué.

Le contrôle en vérité s'établit ici dans la durabilité d'une transgression que l'aveugle lui-même introduit. L'argument essentiel est celui de la durée de cette transgression non sanctionnée.



Ou encore, schématiquement:



Autrement dit: On brise une saisie spatialement définie et on mesure l'exercice de cette rupture dans le temps. L'inégalité, stabilisée dans le temps, devient la d;une inégalité anagoniste.

Reprenons encore ce problème du contrat et la règle. Nous sommes ici effectivement dans une situation paradoxale. Tout contrat suppose égalité de moyens pour parvenir à égalité de buts, au moins selon ceux qu'on assigne au départ. Ici certes, une égalité des buts est assurée initialement et de même, égalité dans les moyens procédés à utiliser (règle 1), mais rien, comme on l'a vu, ne vient stipuler la bonne marche de cette égalité de procédé à suivre: aucun moyen de contrôle n'est assuré ni établi. Ce repère usuel qu'est la vision est de plus exclu. Qu'est-ce donc qui, dans cette situation, a valeur d'indices, autant pour comprendre le verdict de l'aveugle que pour nous, entre-voir la ruse ici gouée ?

Ces indices, comme dans la plupart des situations quotidiennes peuvent prendre plusieurs formes typologiques et topologiques. Ce pourront être:

1) Des lieux, des espaces: occupés par les protagonistes au sens du physique ou de l'événementiel ou définissant leur action ou encore délimitant leur pouvoir au sens d'être susceptibles d'influencer leur conduite.

2) Des places: sociales ou psychologiques induisant ou non effectivement des situations déterminées dans l'espace social au sens même du territorial, et en conséquence, des types d'actions, des conduites des modes du faire.

3) Des actions: à partir d'une ou plusieurs places donc, et qui vont stabiliser effectivement des situations' ou surgir compte tenu des types de places ou des espaces occupés par les acteurs, compte tenu des périodes de latence de l'événement. Il faut bien voir en effet, que c'est la répartition de certaines conduites et actions aux personnages du récit que seront déterminés les statuts de ces acteurs de l'événement.

À vrai dire, il n'y a rien là de surprenant: c'est bien ainsi que nous pratiquons pour juger et situer les autres au hasard de nos taxinomies quotidiennes. Logique usuelle des inférences opérées à partir de ce qu'on sait ou suppose de ce que chacun fait ou est capable de faire.

Appliquons ceci aux personnages de notre ruse:

a) <u>Place</u>	b) <u>Espace-lieu</u>	C) <u>Action</u>
L'aveugle est dans	dans un lieu	il a décidé d'être libéral
une place de maître	du non-voir	il a battu auparavant Lazarillo
Lazarillo est dans	dans un lieu	il a été battu
Une place de domestique	du voir	il est invité

Donc:

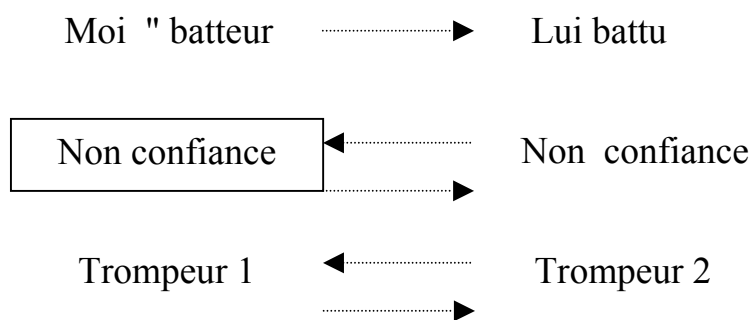
L'aveugle à partir de a, b et c, fait confiance à Lazarillo, mais en vérité il ne peut faire confiance puisque, compte tenu de b, il se trompe lui-même.

Réciproquement, Lazarillo, s'il ne proteste pas, bien qu'il soit domestique et qu'il voie, c'est qu'il n'a jamais fait confiance à l'aveugle et ne pouvait d'ailleurs lui faire confiance, pour avoir été peu avant battu par lui, et qu'ainsi, en vérité, il ne peut avoir statut d'invité.

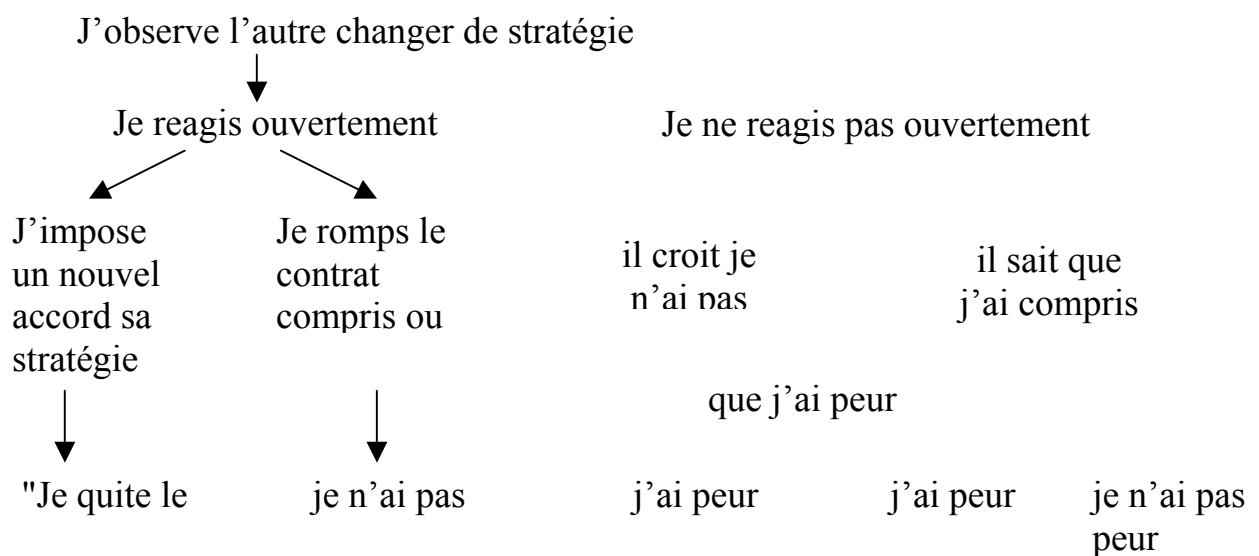
En définitive, l'aveugle s'attendait bien à être trompé par Lazarillo, et le plaisir de la ruse est ici dans la vérification de cette tromperie attendue, plaisir de celui qui, plus rusé, dispose de la ruse même de l'autre. Jouant de sincérité

et de vérité. Trompeuse confiance volontairement impossible. Jeu du politique qui consiste à amener l'adversaire là où il ne pouvait pas s'empêcher. Le vrai trompeur est celui que les circonstances et la situation d'un handicap (la cécité) condamnait à être trompé, mais qui, sachant en jouer, oblige l'autre à le tromper, pour mieux punir cet autre. Une seule condition suffit: ne pas poser de règle initiale à l'exécution du contrat. Ainsi, stratégiquement, c'est une règle que de ne pas poser ou se donner, au départ, de règle. Jeu. Parcours.

Schématiquement, ce jeu sur les statuts et les places revient à ceci:



En effet, si encore une fois, on reprend le problème stratégique ici posé, en examinant les alternances successives de choix tactiques possibles, à partir de la place Lazarillo, voyant l'autre contre venir à la règle, on obtient (\*):



Terrain initial	compris		
Nécessité d'une	je ne réagis pas	je ne change	je change
Nouvel règle de		pas ma stratégie	ma
			Stratégie
			Dans le sens de
			mon propre bénéfice

" j'ai quitté le		je n'ai pas cédé
terrain initial "		il sait

j'ai cédé	il m'autorise à gagner
	il gagne ailleurs

Ainsi, il apparaît que Lazarillo ne pouvait faire autrement, s'il ne voulait pas " cédé "et que l'aveugle le savait, son propos étant bien de gagner "ailleurs ". Ruse d'accorder à l'autre connaissance des premiers pas de sa propre ruse, afin de mieux l'entraîner ainsi dans un labyrinthe don't ne soupçonne guère le sens, et au terme duquel, de trompeur il se retrouvera trompé.

Jeu de même de la ruse qui consiste, comme on l'a vu, à accorder à l'autre le bénéfice de découvrir une apparente " vérité "pour mieux lui cacher celle qu'il ne découvrira qu'au terme de son parcours. Jeu tout simplement.